

CAHIERS 53  
METANOIA

53

# CAHIERS METANOÏA

1988

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Édition • Administration  
Marsanne, 26740 Sauzet  
T. 75.90.30.44

Association déclarée loi de 1901  
N° P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

directeur de la publication :  
Mlle GILLABERT

Imprimé en France 03-88

Imprimerie du Crestois  
26400 CREST

Dépôt légal n° 03-88

## SOMMAIRE

### EDITORIAL

<i>MESSIANISME - GNOSE</i>	p. 3
<i>CONSCIENCE HISTORIQUE</i>	p. 6
<i>CONSCIENCE GNOSTIQUE</i>	p. 7

### COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS *LOGION 65*

p. 12

### RECHERCHES

<i>STEPHEN JOURDAIN :</i>	
<i>L'ILLUMINATION COMANCHE (suite)</i>	p. 15
<i>A PROPOS DE J. KRISHNAMURTI</i>	
<i>par Alan Watts</i>	p. 21
<i>LA LEGENDE DOREE DE</i>	
<i>DE MATA AMRITANANDAMAYI</i>	p. 23

### LE MONAKHOS AUJOURD'HUI

<i>HOMMAGE A LA SOLITAIRE</i>	
<i>par Paule SALVAN</i>	p. 26
<i>MARSANNE OU L'ETAT DE GRACE</i>	
<i>par Mireille</i>	p. 34

### BIBLIOGRAPHIE

p. 35

### POESIES

p. 39

### Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étagère. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150.00 F.
— Cahiers 1976	150.00 F.
— Cahiers 1977	150.00 F.
— Cahiers 1978	150.00 F.
— Cahiers 1979	150.00 F.
— Cahiers 1980	150.00 F.
— Cahiers 1981	150.00 F.
— Cahiers 1982	150.00 F.
— Cahiers 1983	150.00 F.
— Cahiers 1984	150.00 F.
— Cahiers 1985	150.00 F.
— Cahiers 1986	150.00 F.
— Cahiers 1987	150.00 F.

### Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 15 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

# ÉDITORIAL

Celui qui se trouve lui-même,  
le monde n'est pas digne de lui.  
log. 111

## MESSIANISME - GNOSE

Certains schémas sont tellement inscrits dans notre inconscient qu'il ne nous vient pas à l'idée de les remettre en question. Pourtant ils peuvent être propres à une tradition, une religion, une culture ... et rester étrangers à un autre milieu.

Ainsi nous avons grandi avec une certaine conception de l'histoire qui est proprement liée au judéo-christianisme. Cette histoire a un commencement, elle connaît un déroulement qui nous achemine vers une fin. C'est ce qu'on appelle le temps linéaire pour le distinguer du temps cyclique. Or c'est Yahvé qui est à l'origine de l'histoire du peuple juif. Et cette histoire nous a été présentée comme l'histoire humaine, bien qu'elle soit celle d'un peuple que Dieu s'est choisi : "Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple". - Cette déclaration revient au moins vingt fois dans la bible -. L'histoire du peuple choisi est marquée par des événements qui se succèdent dans le temps et que Yahvé interprète soit directement soit par l'intermédiaire des prophètes en fonction d'une finalité.

Une telle conception du temps historique est absolument unique. Les historiens le soulignent. Ainsi, le Père R. de Vaux écrit dans son ouvrage "Histoire Ancienne d'Israël" (J. Gabalda et Cie, Editeurs) : "L'historien des religions ne peut que constater cette extraordinaire nouveauté, le croyant y reconnaît une intervention de Dieu..." (p. 337).

Les malheurs du peuple juif, les guerres, les déportations, l'occupation ont été mis sur le compte des fautes d'Israël, le rôle personnel, prépondérant et parfois unique, de Yahvé dans les guerres saintes ne pouvant être suspecté.

Devant la persistance des épreuves, les prophètes ranimèrent l'espoir en annonçant le Messie qui devait hâter l'avènement des fins dernières et assurer le triomphe d'Israël.

Tandis que les juifs attendent toujours la venue du Messie, les chrétiens l'ont reconnu en la personne du Christ, dont la naissance marque le début d'une ère nouvelle, l'ère chrétienne, elle aussi orientée vers le devenir et le jugement dernier.

Cette conception temporelle du salut qui veut que plus on s'approche du terme, plus on s'achemine vers la délivrance a marqué profondément l'inconscient collectif judéo-chrétien. Elle a permis de justifier et d'encourager les conquêtes. Celles-ci, grâce à l'alliance du sabre et du goupillon, s'étendirent peu à peu à la terre entière, et s'illustrèrent souvent par la violence, les destructions, les guerres etc.. Les tentatives de résistance furent anéanties par le feu et le sang. Des mouvements de réforme témoignèrent du souci de lutter contre les abus et l'oppression des faibles et des déshérités. Le marxisme est le dernier en date à nous promettre des lendemains meilleurs, non plus cette fois dans un hypothétique ailleurs mais sur le lieu même de l'exploitation de la misère. Inutile de préciser qu'il n'a pas tenu ses promesses. Du reste, chaque réforme issue d'une situation même légitimement contestée, représente un affaiblissement et une dégradation par rapport à l'état antérieur. Et, aujourd'hui, des sociologues, des économistes, des humanistes, sans parler des savants, nous montrent les limites et les failles de cette conscience his-

torique qui a fait bon marché d'une autre conscience, celle qui a inspiré les sociétés dites archaïques. La première a imposé, le plus souvent par la force, des schémas qui allaient à l'encontre des aspirations, des croyances et des comportements de peuples qu'on a qualifiés de "primitifs" pour mieux justifier l'oppression.

L'ordre de Yahvé à son peuple d'emplir la terre et de la soumettre semble avoir été pleinement exécuté. Les voix de la sagesse ne pouvaient que se désolidariser d'une telle aventure ; elles n'ont plus été entendues. "Les hommes connaissent l'art de tuer non l'art de vivre", disait Nehru.

Il reste que cette conscience historique qui fabrique sa propre destruction demande à être explorée, englobée, transcendée. Elle ne peut l'être que par une conscience qui n'est pas liée au phénomène espace-temps car c'est lui qui a permis le développement de la conscience historique. Or seule la gnose transcende le monde des phénomènes. Elle n'est pas propre à une tradition, à une religion ou à une civilisation. Le fait que des sages de peuples divers et à différentes époques l'aient découverte et vécue montre son caractère à la fois éternel et universel. On reconnaît la valeur d'un enseignement initiatique au fait qu'il ne donne pas prise à la conscience historique.

Le tableau comparatif des pages 6 et 7 met en parallèle les caractéristiques de ces deux formes de la conscience.

## CONSCIENCE HISTORIQUE

- \* La conscience historique relève du psychisme.
- \* Elle s'inscrit dans l'histoire humaine, laquelle a un commencement, un déroulement et tend vers une fin.
- \* Elle fut juive avant de devenir judéo-chrétienne.
- \* Un Dieu personnel est à l'origine de la conscience historique. Il s'est choisi un peuple et veille sur son destin : "je suis ton Dieu, tu es mon peuple."
- \* C'est un phénomène unique qui peut prêter à deux interprétations opposées :
  - ou bien supériorité de celui qui se sait élu
  - ou bien faiblesse de celui qui, illusoirement se croit élu.
- \* Le Dieu personnel ne peut empêcher les fautes et les malheurs d'Israël, d'où d'un côté une conscience collective coupable qui aspire au pardon et de l'autre la promesse d'un Messie pour opérer le rachat.
- \* Les chrétiens reconnaissent dans le Christ incarné et ressuscité le Sauveur promis, tandis que les juifs continuent de l'attendre.
- \* Les uns et les autres sont orientés vers les fins dernières qui doivent assurer le salut.
- \* L'oeuvre du salut collectif se poursuit dans le temps qui nous rapproche de la délivrance.
- \* Elle justifie les conquêtes religieuses à travers l'histoire.
- \* Elle met l'accent sur le devenir souvent synonyme de progrès qui permet de travailler au règne de Dieu.
- \* Elle connaît des formes diverses et des fortunes variées qui vont des idéologies désincarnées au collectivisme marxiste.
- \* Aujourd'hui, l'homme issu de cette conscience historique est angoissé devant les forces de destruction qu'il a accumulées et qu'il maîtrise de moins en moins.
- \* Les sociologues, les économistes, les humanistes remettent en cause la conscience historique sans pouvoir sortir de ses limites : "Satan ne peut répudier Satan".
- \* La science en montre les limites tout en s'y inscrivant.
- \* Les philosophies en sont tributaires, d'où leurs contradictions.
- \* La théologie cherche, mais avec de plus en plus de mal, à la justifier par :
  - l'incarnation
  - la résurrection
  - et la rédemption.

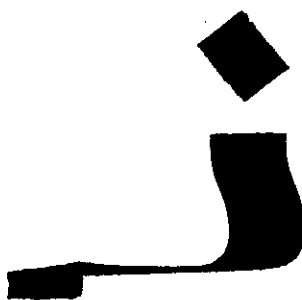
## CONSCIENCE GNOSTIQUE

- \* La conscience gnostique anime le pneumatique.
- \* Elle prône la réalisation dans l'ici-maintenant. Tout ésotérisme qui prête le flanc à la conscience historique constitue une déviance par rapport à la gnose.
- \* Les mythes qui tentent de l'exprimer s'inscrivent dans un temps cyclique, celui de l'éternel retour.
- \* Pour ne pas goûter de la mort, Jésus nous invite à revenir au commencement : "Heureux celui qui était avant d'exister".
- \* Le gnostique n'est pas un pécheur ; il est à la recherche de son identité et, tant qu'il ne l'a pas trouvée, il est un exilé et non un coupable.
- \* Pour le gnostique, Jésus ne s'est pas incarné, ni aucun autre avatar. L'entité *personne* étant à ses yeux un malentendu, ce qui signifie qu'elle n'a pas de réalité, Jésus ne pouvait assumer une identité illusoire. Simplement son apparence physique manifestait l'Esprit (ou le Père) aux yeux de ceux qui sont capables de la voir, de comprendre des paroles comme : "Le Père et moi sommes uns". "Celui qui me voit, voit le Père". "Celui qui écoute ma parole... est déjà passé de la mort à la vie".
- \* Chez le gnostique, le rôle du corps est capital. Délivé du mental, le corps est le substrat de l'Esprit. Il l'actualise en le révélant ; il est par excellence sa théophanie. Autrement dit, l'Esprit, (ou le Père, ou l'Absolu...) se reconnaît lui-même, grâce à ce miroir qu'est le corps dans la mesure où celui-ci est désentravé du mental.
- \* Tandis que Jésus est le pneumatique parfait : "Avant qu'Abraham fut, JE SUIS", l'homme adamique ou abrahamique relève de la conscience historique dont le modèle est Jean le Baptiste (log 46).
- \* Alors que l'homme historique meurt (Adam est mort, les prophètes sont morts), le gnostique ne meurt pas (log 1, 18, 19, 111).
- \* La conscience gnostique permet d'explorer la conscience historique, d'en apprécier la nature et d'en préciser les contours. L'inverse ne peut se produire, bien que la conscience historique cherche souvent à s'immiscer dans la conscience gnostique, donnant un fruit bâtard qui a nom spiritualité.



Le gnostique, conscient de la relativité, des manques, et des dangers qu'offre une conception linéaire du temps ne cherche pas à s'en désolidariser en désignant un quelconque bouc émissaire (milieu, église, parti). Il n'accuse personne. Tout en rendant à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, il s'affranchit intérieurement de leurs forces aliénantes sans pour autant refuser de se plier aux conventions inévitables du temps. Seulement, il se sent libre intérieurement. Etant au monde, sans être du monde, il mesure sa solitude au milieu de ses semblables. Il lui arrive cependant de temps à autre de rencontrer quelqu'un qui partage sa passion et à qui il pourra peut être confier son ultime secret, à savoir qu'il n'y a personne à sauver parce qu'il n'y a personne. Si cette faveur lui échoit, ils pourront ensemble dire d'une seule voix : "Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui".

Le souci du salut des autres a animé l'esprit de conquête de l'homme blanc. Sa mission est accomplie puisque le mal blanc est maintenant répandu sur toute la planète. Les cendres des morts sont fertilisantes. Ce qui demande à vivre pour servir de miroir à l'Esprit n'est pas inféodé au temps. Les vivants ne meurent pas.



# COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 65

LOGION 65

Il a dit :

Un homme fortuné avait une vigne.

Il la donna à des cultivateurs

pour la travailler

et pour en recevoir le fruit de leurs  
mains.

Il envoya son serviteur

pour recevoir des cultivateurs

le fruit de la vigne.

Ils s'emparèrent de son serviteur,

ils le frappèrent ;

un peu plus, ils l'auraient tué.

Le serviteur s'en alla.

Il le dit à son maître.

Son maître dit :

Peut-être ne les a-t-il pas connus.

Il envoya un autre serviteur ;

les cultivateurs le frappèrent aussi.

Alors le maître envoya son fils ;

il dit :

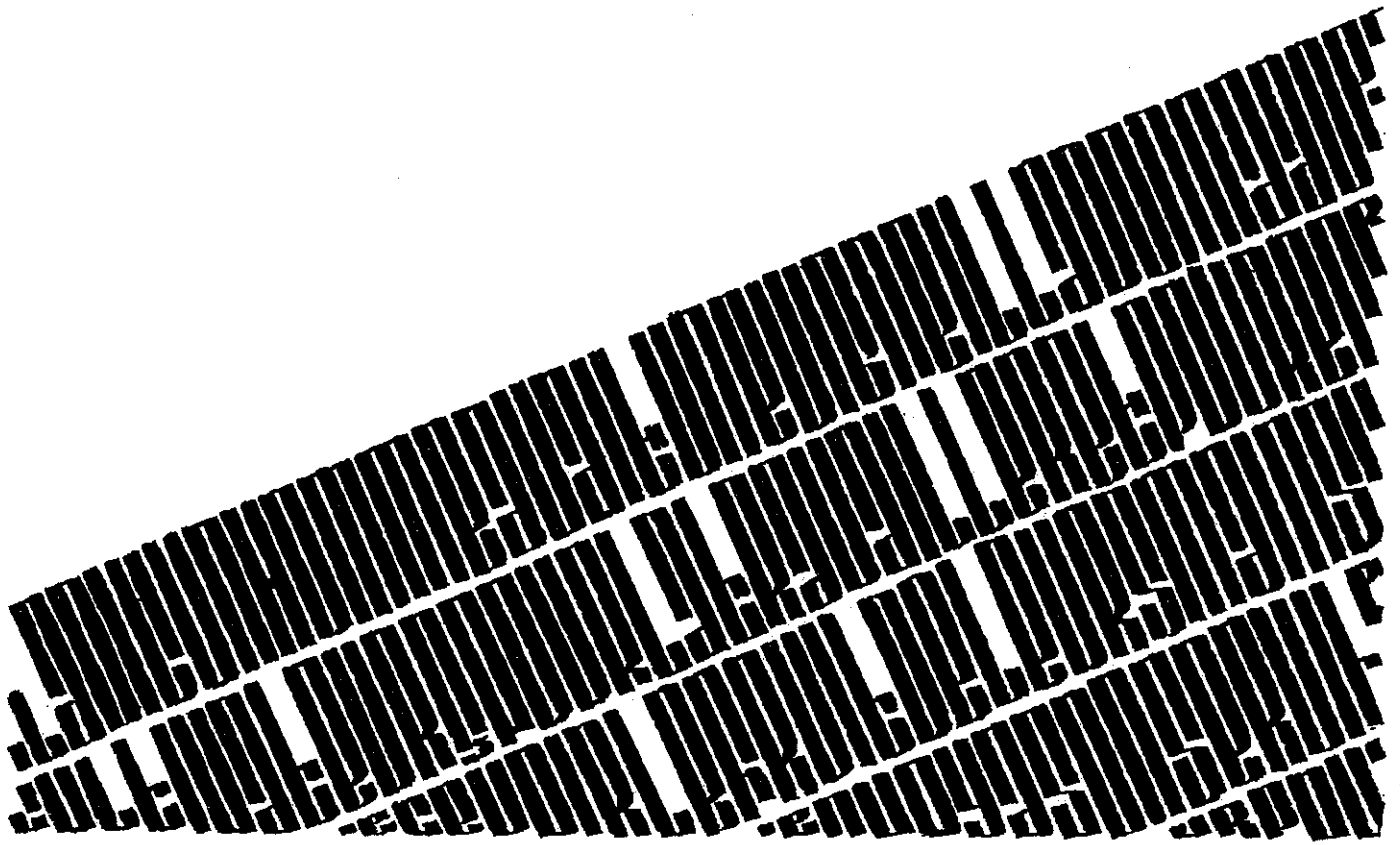
Peut-être le respecteront-ils, mon fils.

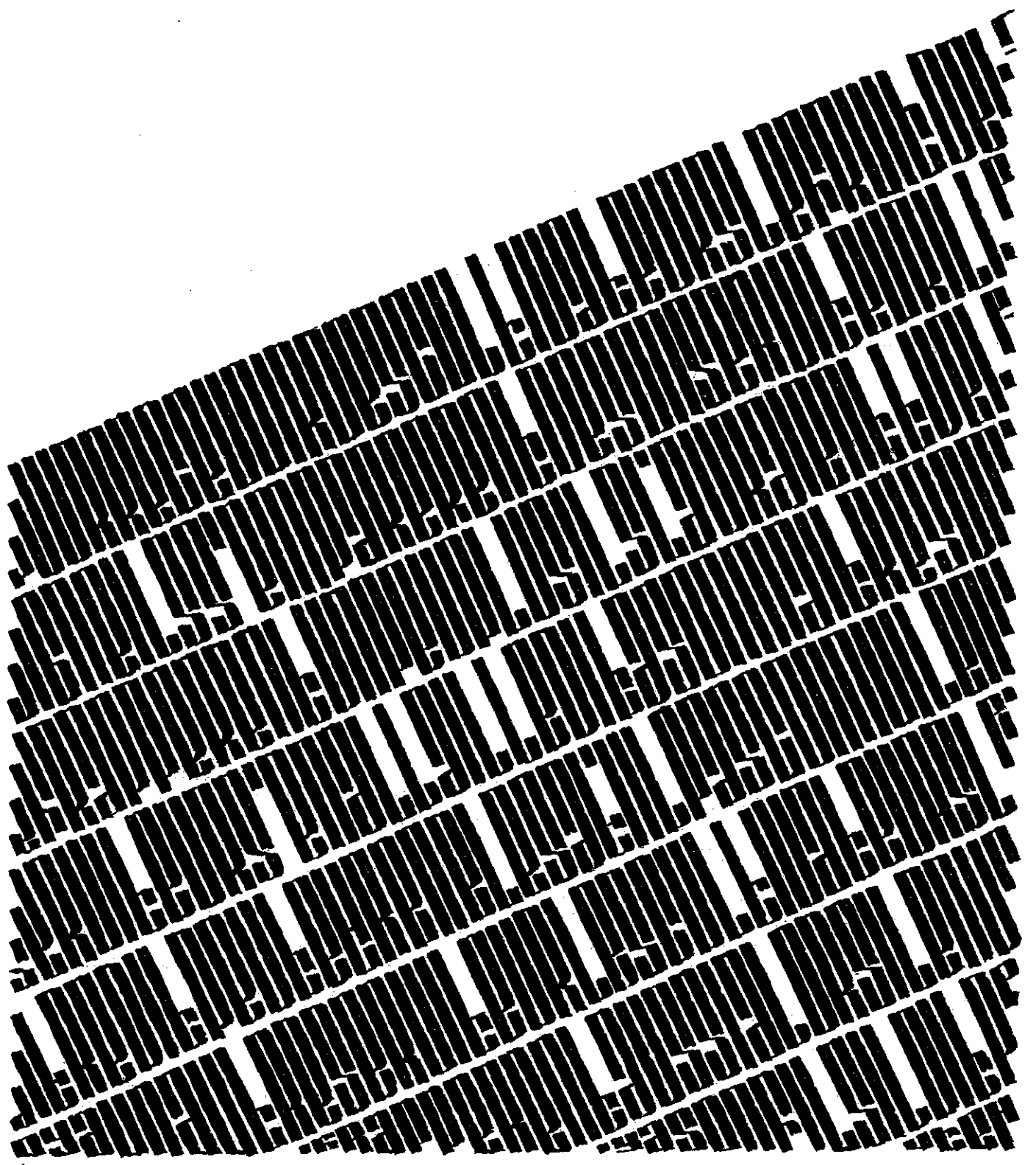
Comme ces cultivateurs-là connaissaient

que c'était lui l'héritier de la vigne,

ils se saisirent de lui et le tuèrent.

Que celui qui a des oreilles entende !





## LOGION 65

L'homme fortuné du log 65, frère de l'homme riche du log 63, trouve le temps, lui, de mener à bien ses projets humains : faire fructifier son domaine de sorte qu'il en tire un profit lui-même.

En propriétaire avisé, il confie sa terre à des spécialistes.

Las ! c'est alors que les ennuis commencent. Ces spécialistes dont il n'a pas reconnu la nature réelle se révèlent être des voleurs, des prédateurs. Ils ne respectent rien, ni contrat, ni légitimité ; ils sont impitoyables. Leurs coups sont de plus en plus précis, de plus en plus cruels jusqu'à frapper le propriétaire en plein coeur. Voilà la fin de l'acte.

S'il y avait une suite, elle nous montrerait que les acteurs principaux sont les ouvriers, que l'enjeu n'est pas le profit mais la VIE.

C'est pourquoi il ne peut y avoir ni possession légitime, ni serviteurs, ni héritier, ni morale, ni pitié, quand "le fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer".

Marie-France



Une première approche jette un froid : cruelle infortune pour cet homme fortuné que la mort de son fils, par meurtre ; d'où réaction au premier degré : truands de cultivateurs, qu'on leur coupe la tête !

Une deuxième lecture peut voir naître les "si" : s'il ne s'était pas obstiné à vouloir recueillir, à tout prix, le fruit de sa vigne, s'il n'avait pas été aussi avide et soucieux de ses intérêts, s'il s'était méfié davantage etc... etc..., il aurait pu sauvegarder la vie de son fils. Bref, c'est lui le coupable. Après tout, il n'avait qu'à ne pas être aussi riche, il aurait eu moins de problèmes : voilà donc le logion retourné comme un gant, vidé de son sens ... et nous, définitivement privés de nos oreilles.

Une troisième approche est de nature à nous fournir d'autres clefs. Le maître y apparaît comme l'incarnation d'un très vieux système mental, capable de se perpétuer ad libitum tellement ses rouages sont bien huilés, avec ses serviteurs tout dévoués, ses questions et ses réponses toutes faites, tout est prévu ; l'héritier est là pour que le

mécanisme continue à fonctionner sans histoires. Mais tout va basculer : car les cultivateurs, ceux qui travaillent sans relâche, anonymement, veillant à la bonne maturation des fruits de la vigne, ce sont eux les vrais maîtres car ils ont pouvoir de vie ou de mort. Et ceux-là vont dire non. C'est le refus des faits bruts, du réel pourrait-on dire, face aux calculs d'un mental uniquement soucieux de préserver l'égoïste règne de l'avoir. Dans cette perspective, ce meurtre n'est-il pas, en définitive, l'occasion de connaître l'épreuve suprême qui seule permet de "trouver la vie" ?

Mireille



Pour une fois, je me tiendrai à proximité de l'interprétation exotérique connue de tous. Le maître "l'homme fortuné" n'est évidemment pas quelque dieu unique, mais l'Unique : il représente l'Absolu, véritable propriétaire de ce qui est, quoique privé de mains et incapable de cultiver par lui-même !

Les cultivateurs désignent la race humaine dans son ensemble : chacun se croyant maître de l'ensemble du manifesté, souhaitant se l'approprier pour en jouir indéfiniment égoïstement. Alors que tel "cultivateur" n'est que locataire : ce film s'arrêtera bien un jour et le faisceau de conscience qui l'anime sera coupé net !

Tous les messagers qui viennent m'en informer sont refoulés, battus ou tués. Ainsi Jésus : "ce qui est à moi, donnez-le moi !".

Tous les messages sont corrompus, trahis, détournés, la diffusion de la vérité empêchée, quelle qu'elle soit. Fût-ce le cri de l'arbre abattu, de la terre défigurée, de toute culture sauvage étouffée. Tous ces messages, tous ces messagers, jusqu'au fils qui est "vrai moi" que j'enterre sous les cendres de mes habitudes, de mes projets, de mes déchets mentaux.

Pour être une personne, je dois être meurtrier de cette voix intime. L'acte inverse est tout aussi vrai, qui me rend à moi-même en étranglant le faux !

Raymond

C'est seulement dans la perspective du dévoilement du Tout (log 67) que les clefs des logia me sont données.

Ce dévoilement s'opère au cours d'une aventure où il apparaît peu à peu que l'identité que je croyais mienne est en réalité une identité d'emprunt et que, pour trouver qui JE SUIS, il me faut abandonner petit à petit, souvent à mon corps défendant, avoir, savoir, vouloir pouvoir.

L'homme fortuné de notre logion se trouve engagé dans un cruel processus de dépossession. Le logion resterait incompréhensible si l'homme éprouvé ne voulait pas passionnément sa réalisation. Sans une détermination constante et farouche, ce qui est ne peut être dévoilé et se substituer aux apparences trompeuses. Celles-ci se sont constituées par tout ce qui affirme la pseudo-éhtité appelée personne.

La mémoire et l'imagination accumulent ce qui assure son illusoire continuité. Avec les épreuves, commence un processus de pertes, introduisant des "trous" dans cette conscience erronée. Ce qui devait promouvoir la sécurité et le bonheur se révèle défaillant. L'homme fortuné devient témoin de sa progressive dépossession. La propriété de biens qui lui assuraient avoir et considération est contestée. Les pouvoirs qu'il délégait à ses serviteurs sont combattus. Les mauvais traitements dont ils sont victimes sont une atteinte à sa dignité personnelle et sans doute aussi à ses liens affectifs envers eux.

Mais l'épreuve ultime qui l'attend, c'est le meurtre de son fils. On accepte de souffrir dans ses biens, dans ses amitiés, dans son propre corps, en revanche ce qui paraît insupportable de cruauté et d'horreur, c'est d'être frappé dans ses propres enfants. La personne voit surtout sa continuité dans la chair de sa chair. Le père sait que, dans l'ordre des choses, la mort le visitera avant ses enfants. Or dans notre logion, cet ordre naturel n'est même pas "respecté". L'avenir qu'alimente le passé est détruit. Les raisons de l'identification à la personne n'existent plus. Qui restera pour souffrir ? Si je peux répondre à cette question, je comprends cet autre logion qui est dans le droit fil de celui-ci :

Soyez heureux  
quand on vous hait  
qu'on vous persécute,  
et on ne trouvera nul lieu  
à l'endroit même où l'on vous a persécutés !

Emile

# RECHERCHES

## L'ILLUMINATION COMANCHE

(Suite du Cahier 53)

### LE JEU DE L'ENFANT-DIEU

Au milieu de ma tête, une bestiole chante la vie et l'espoir. Elle ne le soupçonne pas encore mais elle est l'ennemi mortel de Lucifer et le seul antidote à sa morsure. En son indivisibilité s'entortillent... deux mystères insondables et partie de la force divine. Il y a en elle de quoi faire sauter la Création, si d'aventure celle-ci décidait de renier ses origines et de faire sécession, projet qu'à mon avis elle caresse déjà. Profitant d'une embellie de ma mémoire, je me penche sur mon moi ancien.

D'entrée, j'ai un choc. La bestiole stride comme mille cigales, et ce bruit s'arrête jamais. Mon moi-nymphé est incroyablement vivant ! *Beaucoup trop vivant pour n'être qu'une falsification. Beaucoup trop vivant pour ne pas correspondre dans son imperfection, à un dessein de l'enfant de Dieu.* Je crois connaître le secret de sa genèse.

A l'arrière-plan de la nymphé, l'Enfant-Dieu joue. En attendant le retour de son père, il joue, assurant par cette entreprise modeste le bon fonctionnement des cieux et le jeu qu'il pratique est très spécial. Il joue au jeu de la Fracture, appelé aussi jeu des deux Rives. La rive moi et la rive non-moi. Conceptuellement, c'est une gageure, un défi que l'intelligence humaine serait absolument incapable de relever. En fait, concevoir l'idée non-moi est impossible et hors de portée du Diable lui-même : tout ce qu'il peut faire, c'est piquer l'idée quand elle est née et la pervertir. L'Enfant-Dieu, lui, y arrive. Ayant conçu les règles de base du jeu de la vie, il ne lui reste plus qu'à inventer les péripéties de celle-ci. C'est le plus facile. Aucune prouesse conceptuelle, juste quelques tours de passe-passe divins. Il puise dans un réservoir d'idées et de jouets dont le contenu est illimité. Il puise directement dans la parole paternelle qui contient l'infinité des sens et des signes largement de quoi proférer l'aventure terrestre.

Le voici donc prêt à jouer.

-Toi, tu seras moi, dit-il à l'un des anges qui le composent, sans bien entendu atteindre à son unité. -Et toi commande-t-il à un autre ange, qui fait la grimace, toi tu seras le non-moi. Confie-t-il à un troisième ange, la tâche de figurer, en pointillé, la ligne de fracture sans laquelle



la dualité avec extériorité ne s'entend pas ? Peut-être ? Peut-être pas. J'hésite. Je m'interroge également sur la présence d'un compagnon de jeu. Il me semble parfois que l'enfant-Dieu, se parlant tout seul, s'adresse à un tiers. Théologiquement, ce serait un fait d'importance capitale. Je sens qu'avec l'intrusion de ce troisième personnage, je touche à quelque chose d'énorme, j'en ai le vertige. L'enfant-Dieu joue sagement au jeu de la vie et ce jeu préfigure exactement ce que vous et moi appelons simplement "la vie". Avant son énigmatique départ, le père de l'enfant-Dieu a ménagé à celui-ci une gentille surprise. Il lui a passé au doigt un anneau fait d'un bout de métal arraché au levier de Sa puissance créatrice : "Si tu es sage et te contente de jouer-parler, tu t'amuseras beaucoup et produiras de grandes choses. Sinon..." Dans l'esprit de Dieu, ça devait être un test. Peut-être fallait-il absolument qu'il responsabilise sa créature. Tout de même, compte tenu de la teneur du jeu, je considère que passer cette bague au doigt de l'enfant était lui faire courir un risque épouvantable. Sans être expert en religion, sans en savoir plus là-dessus que ce que clapote notre civilisation aux oreilles d'un non baptisé (et moins que cela encore, puisqu'il y a trente ans que je n'ai pas ouvert un livre), je suis tout de même au fait de l'impénétrabilité des voies du Seigneur. Bon. Mais moi, je ne ferais pas cela à mon enfant.

Au fond, je m'en fous. Je mets mes yeux derrière les orbites de l'enfant-Dieu et aperçois, non point la vanité de cette grave question que je soulève, non point même son inanité, mais son inexistence première.

Le bambin divin joue, joue, joue. Parle, parle, parle. Des pans entiers de vie humaine figurés par autant d'anges apparaissent puis s'effacent. Cinquante mille fois, la bleuité du bleu se prête à la confection pour rire de ce moment d'ivresse où pour la première fois un petit garçon se rend seul à l'école. L'une de ses sous-teintes, de l'espèce cobalt, moud sans discontinuer garçonnets et fillettes tombant dans le rêve. Un autre fragment de l'arc-en-ciel divin n'a pas la tâche plus facile : il est le mot qui raconte l'aisselle blonde de la Fille du Charcutier. Les signes sont patients et ne s'usent pas, mais il leur arrive de sécher. En voici un qui doit simuler ce fait de conscience : l'oeuvre complète de Képler ! Le vert-pomme-comme-ça-sans-explication lui aussi est perplexe, il doit aider à la simulation des noces subjectives de l'amour et de la haine et les répéter à l'infini. Simultanément, en se shootant un peu de rose, il doit feindre une à une chacune des innombrables fois où le décor terrestre, entièrement tissé d'anges, fait, au creux de la conscience individuelle,

cette moue particulière qui lui confère son air familier. L'ovale-gratuit et le triangle-à-brûle-pourpoint sont pratiquement oisifs : tout ce qu'ils ont à formuler est la nouvelle que la terre gire autour de son axe. Leur travail se compliquera quand leur maître trouvera amusant d'inventer cette facette de l'expérience intime : Einstein.

L'enfant-Dieu parle, parle, parle, joue, joue, joue. Sans frein. Sans arrière pensée, non plus, ni de puissance ni de lucre. D'instinct, il applique à la lettre le code d'honneur de la créature. Pas un coup d'oeil du côté du levier créateur. Pas un atome de convoitise pendant qu'il gribouille, sur la claire voilure de l'idée de jeu, le champ illimité de l'expérience humaine. Peut-être le testament de son père.

Et nous en arrivons à cet instant de la fouguese éternité où, peut-être sur un signe du compagnon de jeu, l'anneau se manifeste. La créature de Dieu a été gentille, elle n'a pas désobéi, elle a vaqué à sa puérile et vertigineuse occupation sans jamais essayer de transgresser ses pouvoirs propres. Elle est digne de son père. Elle est digne de créer. C'était ça la divine surprise ! Femme, fils, fille, mes bien-aimés, entendez-vous dans les tréfonds surnaturels de vos consciences ce petit choc ? Je donnerai ma vie pour que vous réussissiez à en capter ne serait-ce que l'écho. Une détonation unique, pareille à un soupir. Ce claquement blanc, c'est le déchaînement des forces créatrices au sein de la rêverie de l'enfant-Dieu. C'est la fécondation de l'ouvrage ludique et l'accomplissement du grand oeuvre. C'est un grain de la puissance divine effleurant l'innocente parole et la cristallisation éblouie de celle-ci que nul vent désormais ne pourra plus prétendre emporter. Car elle est la terre que je foule, la maison où je demeure. Car elle est le monde. Ce que tu copies, ô paisible photographe, c'est la parole miraculée de l'enfant de Dieu, sache-le !

Un autre point théologique important est la question de savoir si la Création est le Créé. A première vue, oui. En apparence, l'épicéa auquel Francis et moi disons bonjour est *quelque chose* dans le pire sens du terme. Ma pensée est bien obligée de reconnaître en lui un sujet doté d'attributs, c'est-à-dire quelque chose de différent de son homologue et ancêtre métaphysique. Quelque chose qui ne ressemble en rien à ce quelque chose zéphyrrien qui se tient sur la rive impossible de l'infini. Cependant, je conclus à la non identité de la Création et du Créé. La première est l'oeuvre de Dieu, posthume ou par délégation. Le second est l'avorton du Diable. L'épicéa possède bien une identité, mais elle ne le définit pas. Elle serait plutôt son prénom. Il possède des attributs mais ceux-ci sont ouverts, sans fond, non totalisables : pas question qu'ils réduisent leur hôte à un

sinistre inventaire. Cette mise à mort viendra plus tard. Pour l'heure, l'épicéa est tel et déborde avec impertinence tout ce qui le fait tel. L'épicéa est plus grand que l'épicéa, A doit s'écrire  $A > A$ , et c'est pour ça que le jardin de mon grand-père est radieux et qu'il est.

Pépère s'est absenté pour aller chercher quelque chose dans la maison. Il me fait confiance, il sait que je ne toucherai pas à ces espèces de grands ciseaux avec lesquels il fabrique de si jolies haies et de si jolis buissons. Je suis tout seul dans le jardin, tout seul au milieu de cette masse de choses vertes dont je ne connais pas le nom. Tout cela braille doucement dans la laque bleue de l'été. A propos de solitude, je suis également seul dans ma tête. Je suis le petit Poucet de la forêt mystérieuse de mon esprit mais je sais très bien où je suis, qui je suis et ce que je fais. Et je n'ai pas peur. Je suis assis au milieu, dans une clairière et je lance vers ma forêt toutes sortes de jolis cailloux mentaux. La structure du phénomène est clairement : moi, fracture, non-moi. Sûrement ça doit faire mal ? Non. C'est tout à fait fluide, et bien portant. Tout à fait continu. C'est un jeu. Naturellement je n'en ai pas conscience mais ma sensation est exactement celle-là. Je joue à mon esprit. Et forcément, je suis chez moi partout dans cette forêt, je suis chez moi partout dans son mystère. Et mon esprit est partout chez lui dans la jungle d'un jardin loué pour l'été.

Ces petits cailloux que je projette gracieusement dans la direction générale de ces espèces de fenêtres que sont mes yeux; je sais très bien qu'ils ne heurteront jamais cette matière. Aucune chance non plus de les retrouver dans ma bouche. Je sais qu'ils participent d'un autre ordre de choses, d'une autre dimension, et force m'est d'admettre qu'en l'absence de toute terminologie humaine, je profère cet ailleurs comme étant l'Esprit. Oui, d'où qu'elle vienne, cette connaissance est déjà en place. Et son corollaire aussi : j'appelle par son nom d'Idée (l'ange violet ?) cette espèce d'étendue où je jette mes cailloux. Je la traite tout à fait correctement, tout à fait finement, comme une simulation d'étendue. J'applique mes lèvres abstraites sur la théorie, souffle - et prétends que cela fait une bulle. Et sûrement encore grâce à quelque médiation angélique, j'ai cette étonnante clarté : c'est moi, personnellement, qui m'amuse à gonfler l'idée d'espace. Cette lumière-là, en langage humain, se nomme déjà conscience.

Pour faire de la connaissance, il faut l'idée et il faut l'ange. Que quelqu'un me le dise ! Que le Seigneur rentre de voyage et me le confie ! Quel ange, quel archange et quelle idée se penchent sur l'âme de l'enfant à peine sevré et allument en son sein, par murmure, le feu de la conscience ?

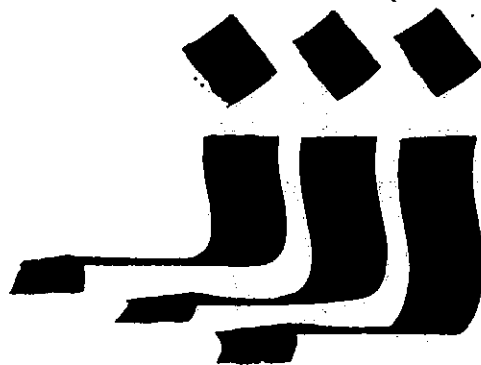
Ils sont antérieurs à la Création et à son imitation, le Créé. Ils sont antérieurs à la perversion affirmative du sens et à sa prise de pouvoir. Ils sont antérieurs à la trahison d'une poignée de signes mercenaires et à l'irruption de l'un d'eux dans un fragment de la parole divine aussitôt retournée comme un gant : sens dessus, signe dessous. Ils sont antérieurs à l'épuration édenique qui coule de la bouche de l'enfant de Dieu, dont l'un des détails représente la voie lactée. Ils sont, je crois, antérieurs à la conception de l'enfant de Dieu. Ils plongent beaucoup plus loin. Ils prennent source en Dieu lui-même. En ce Présent, il n'était pas encore parti. Ils sont ses deux premières et solitaires émanations. Quand ils apparurent, la nuit des origines, qui n'est pas une figure de langage, s'inclina devant eux avant de les laisser partir : tant ils étaient purs et dignes. Un jour, l'un sera le premier ange, l'autre, la première idée. Bien plus tard, quand je serai né, à moins que ce ne soit à l'heure de ma conception, ils me placeront, enflammé, au cœur de moi-même comme une sentinelle. Ce qu'ils furent quand Dieu les exhala, je n'en ai pas la moindre idée et ne le saurai jamais.

Dans l'ordre matériel, le feu détruit. En deçà des yeux, il construit. Je parle évidemment du feu de la conscience - qui est aussi celui de la foi. Les deux premières émanations de Dieu sont des bâtisseuses d'âmes. Dois-je parler de ces missionnaires au masculin, au féminin, est-ce l'amant et l'amante qui se mirent en route sous le firmament sans étoiles du Commencement ? Je ne puis vous faire part que de ma sensation, si incertaine que ce serait folle témérité que de voir en elle réponse à la question : il me semble qu'il s'agit de deux entités masculines et chastes - c'est en tous cas ce que me dit leur sainte sécheresse. Je ne crois pas qu'ils aient à charge de forger les deux mystères de la personne et de la première personne, ni même de les nouer. Leur fonction n'est pas de créer l'adorable moi humain, mais de le réitérer - de procéder à sa véritable insertion dans l'être. Ils approchent une âme, l'immergent dans le rayonnement inversé de leur lumière, dans le tourbillon sans fond, infini, auquel donne naissance cette espèce d'implosion et, en ce bain de conscience, l'âme voit son existence comme confirmée, ratifiée. La lumière de la conscience est un sacrement très proche du baptême. Mon vrai nom, que ma bouche ne connaîtra jamais, est prononcé par la voix unique du premier ange et de la première idée et aussitôt inscrit par leurs soins dans le marbre divin. Suivent leurs signatures : ils sont les Témoins assermentés par Dieu. Ainsi la conscience n'est pas qu'acte suprême de connaissance... L'énergie à l'état pur, nue, qui circule dans le cône comme retourné (la base, l'entrée est un

point, et la pointe, gigantesque), indessinable, infini, pareil à une prière, qu'invente la lumière intérieure dans son voyage à rebours vers elle-même, sa fervente régression au sein de son propre principe - cette énergie se divise en deux rameaux d'égale importance. L'un d'eux est *connaître*, l'autre, quelque chose que cerne à peu près l'expression *prendre acte*. Prendre acte, consigner. TÊMOIGNER. La conscience est témoin dans la double acception du terme. Comprendre ceci, c'est s'être dessillé à la vérité de soi, c'est avoir compris. Réaliser que se connaître et porter témoignage, ces deux vélocités du *pur mouvement* de la conscience, se nomment aussi : CROIRE, que veiller est un zèle et que ce zèle est celui de la foi, c'est s'être réalisé.

(Mais, je m'en aperçois, j'anticipe... je viens de parler là, non de la conscience dans son état ordinaire, mais de ce qu'elle est après avoir fait sa mue. Je viens d'évoquer l'autre lumière intérieure. Elle ne concerne pas l'enfant de Barbizon. A ceci près qu'un jour, dans une quinzaine d'années pour être précis, elle le tuera).

Stephen Jourdain



## A PROPOS DE J. KRISHNAMURTI

par ALAN WATTS (1)

Un après-midi de 1936, Eric Graham Howe m'appela et me dit : "C'est extrêmement important ; annule tous tes projets pour ce soir et viens chez moi". Je savais que Krishnamurti se trouvait à Londres à ce moment-là, et je crus deviner qu'Eric l'avait invité à venir voir notre groupe. C'est bien ce qui arriva. J'avais lu les conférences et les dialogues de ce célèbre sage indien, mais je ne l'avais jamais rencontré. Jiddu Krishnamurti était, et est encore, l'un des hommes les plus élégants du monde. Il s'habillait chez Saville Row et sillonnait le pays en Alfa Roméo et en Mercedes-Benz de sport. Il est entretenu somptueusement par la grâce d'aristocrates fortunés à Ojai en Californie, à Gstaad, en Suisse ou à Londres. Il ne boit pas d'alcool, ne mange pas de viande et, comme il l'a confié à Rom Landau, il n'entretient aucun rapport sexuel parce qu'il est polymorphiquement érotique et atteint l'extase par chaque terminaison nerveuse de son épiderme.

Immédiatement après la Première Guerre mondiale, Annie Besant, alors présidente de la Société théosophique de Madras le proclama avatar, incarnation du Christ, et Sauveur du monde. Elle fonda en son honneur l'ordre de l'Etoile d'Orient, avec des sièges répartis partout dans le monde ; on avait offert à Krishnamurti un château aux Pays-Bas, Schloss Erde, à Ommen, et un stade en Australie. Mais en supposant que Krishnamurti fût réellement le "jagad-guru" (guide du monde), quelle réponse aurait-il apporté à une telle adulation ? Il aurait agi, c'est-à-dire en faisant dissoudre en 1928 l'ordre de l'Etoile, et en proclamant qu'il n'était pas un gourou et qu'il ne se reconnaissait aucun disciple. Néanmoins cet homme incroyablement aimable continue de faire des conférences et est toujours entouré de non-disciples.

Ce soir-là il formula les remarques suivantes, qui sont encore les grands thèmes de son enseignement dialectique : POURQUOI - et encore pourquoi - voulez-vous savoir s'il existe un Dieu, s'il y a une vie après la mort, ou quelle méthode vous devez suivre pour devenir illuminé, libéré, ou réalisé ? Serait-ce que vous vous identifiez vous-même avec un ego purement abstrait fondé sur rien d'autre que des souvenirs ? Que vous n'êtes pas vivant et conscient dans l'éternel présent, pour vous inquiéter sans cesse de votre futur ? En outre, ne vous rendez-vous pas compte que quand vous acceptez quelqu'un comme votre maître spirituel, c'est à partir de votre "propre" décision et choix ? C'est vous-même qui créez l'infailibilité de la Bible, du Coran, ou de la Bhagavad-Gita. Réveillez-vous ! et sans plus de bavardages, regardez ce qui est, maintenant. Vous réaliserez ainsi qu'il n'y a pas "d'être sentant" séparé des

sentiments, et qu'il n'y a pas plus de "soi", grain de poussière ou boule de billard, en face de l'Univers. Krishnaji libère les gens et refuse ensuite catégoriquement tout remerciement et adoration, ne répondant à toute offre que : "Vous pouvez m'offrir une Mercedes-Benz si cela doit vous rendre réellement heureux". J'espère que ceci ne l'irritera pas, car c'est un homme pour qui j'ai une admiration sans bornes.

Nombreux sont ceux qui l'accusent d'être un iconoclaste, un anarchiste, et un nihiliste qui n'a rien de positif ou d'utile à dire ou à offrir. Il est un laveur de carreaux qui efface sur les vitres nos images du soleil, afin que nous puissions voir la chose réelle. En 1953 j'eus une longue conversation intime avec lui dans sa demeure située dans la vallée Ojai, derrière Santa Barbara, avec des cyprès merveilleux et des orangeries, sous la haute et sacrée présence du mont Topa-topa. Nous avons parlé de l'art de la méditation. Pratiquais-je le yoga ? Si oui, pourquoi ? Je répondis que mon problème était le suivant : je ne pouvais accomplir aucune méditation de façon systématique et régulière, parce que j'avais suivi trop à la lettre ses mises en garde répétées contre les disciplines spirituelles méthodiques qui ne sont souvent que des voies intellectuelles d'exaltation de l'ego. Tendre au non-égoïsme est la forme la plus insidieuse de l'égoïsme.

Là-dessus Krishnaji prit deux coussins sur son lit et me dit : "Regarde. D'un côté il faut comprendre qu'il n'y a rien, rien, rien, absolument rien que tu puisses faire pour t'améliorer, te transformer, te rendre meilleur toi-même. Si tu comprends ceci parfaitement, tu réaliseras alors que l'entité "toi" n'existe pas". Il déplaça ensuite ses mains du premier au deuxième coussin, et continua ainsi : "Maintenant, si tu as totalement abandonné cette ambition, tu seras prêt pour la méditation véritable qui t'envahira spontanément, par vagues après vagues de lumière et de béatitude merveilleuses". Pourquoi continuait-il d'employer le "tu" ? Tout simplement parce qu'il parlait anglais et respectait donc la règle grammaticale suivant laquelle un verbe doit toujours avoir un sujet, et les phrases doivent toujours être mystérieusement agies par des pronoms et des noms.

(1) Texte extrait de : IN MY OWN WAY. AN AUTOBIOGRAPHY 1915-1965 d'A. WATTS. Cet ouvrage, mal traduit en français par "MEMOIRES" a été publié chez FAYARD.

La légende dorée  
de  
MATA AMRITANANDAMAYI

Le vocabulaire des langues occidentales d'aujourd'hui est tout à fait impropre à désigner les vérités d'ordre spirituel. Ainsi le terme "mystique" a totalement perdu son sens initial ("ce qui est relatif aux Mystères") pour ne plus désigner qu'une forme de religiosité sentimentale et purement exotérique, qui semble d'ailleurs tout à fait spéciale au christianisme, très différente en tout cas de ce qu'en Inde on appelle la "bhakti", voie d'amour conduisant à la réalisation de la non-dualité entre l'amant et l'Aimé, entre soi et le Divin, entre l'atman et le Brahman.

Si, compte tenu de la pauvreté de notre langage, nous sommes amenés à utiliser le terme "mystique", ce sera bien sûr en lui restituant son sens plénier. Ne nous y trompons donc pas : malgré le titre quelque peu inadéquat de l'ouvrage consacré à la vie et à l'enseignement d'Ammatchi ("la Sainte Mère"), celle-ci est une authentique "délivrée-vivante", la dernière en date des "Mères divines" de l'Inde.

Celle qui devait devenir Mata Amritanandamayi est née le 27 septembre 1953 à Parayakadavou, petit village de pêcheurs situé sur une île de la côte ouest du Kérala, Etat du sud de l'Inde qui fut le berceau de nombre de grands sages, tel Shankara, et où l'on se souvient encore du passage de Saint Thomas, au 1er siècle de notre ère.

Les tendances dévotionnelles d'Amma se manifestèrent très tôt et à l'âge de cinq ans elle composait déjà des chants en l'honneur de Krishna. Pour des raisons familiales, elle abandonna très tôt sa scolarité et n'eut dès lors d'autre éducation que celle d'accomplir les innombrables tâches ménagères de la maison sous la dure direction de sa mère, les réprimandes incessantes de son frère aîné et les sévères corrections de son père.

Il est vrai que, comme Krishna, elle aimait dérober le beurre et le lait pour les consommer en cachette. Elle prit même l'habitude de voler les provisions de sa famille ou de ses proches pour nourrir les plus pauvres et les plus affamés. Un comportement aussi étrange était pour beaucoup un objet de scandale. Mais toutes les objections et toutes les épreuves ne firent que la confirmer dans sa voie.

Ainsi lorsqu'elle se promenait le long de la mer, chantant les louanges de Krishna et répétant le Nom de Dieu au rythme des vagues, il lui arrivait de perdre pendant des heures toute conscience du monde extérieur.

Comme Bouddha ou Ramakrishna, elle se livra à d'intenses austérités avant de réaliser pleinement la Vérité. Plongée dans la vision de Krishna, elle finit par ne plus faire qu'un avec Lui, à tel point que certains la prirent pour Krishna Lui-même.



Comme à Jésus, on lui demanda de donner des signes et d'accomplir des miracles et, comme Lui, elle exprima les plus grandes réserves : "Toute chose n'est réellement que la création du mental. Vous avez déjà le véritable joyau au-dedans de vous. Pourquoi désirez-vous une imitation ? Bien que l'Être pur soit en vous, l'ignorance le voile". Un jour cependant, elle finit par céder à l'insistance des ignorants : "Il n'est pas dans mes intentions de faire des miracles. Toutefois, pour vous donner un peu de foi, je le ferai une fois. Mais jamais plus il ne faudra m'approcher avec de tels désirs". Et l'on rapporte que le lendemain elle transforma l'eau contenue dans un petit pichet en un breuvage sucré nommé "panchamretam". Mieux, ce petit pichet suffit à désaltérer des milliers de personnes. Le chrétien verra là une analogie frappante avec les Noces de Cana ou avec la multiplication des pains par Jésus.

Elle se plaisait dans la compagnie des enfants ("le mental doit devenir innocent comme celui d'un enfant") et des animaux. Elle rapporte à propos de ces derniers : "Si je pleurais, ils pleuraient avec moi. Si je chantais, ils dansaient devant moi. Lorsque je méditais, assise, ils faisaient beaucoup de bruit pour me réveiller. Les serpents passèrent sur mon corps. Tous les traits de caractère des animaux se retrouvent chez l'être humain. Et quand celui-ci se détache de ses aversions ou de ses liens affectifs, même les animaux hostiles lui deviennent amicaux".

Passant jours et nuits dans d'intenses méditations, elle réalisa ensuite son identité avec la Mère Divine : "J'ai expérimenté le divin infini avec attributs, en moi-même, et, plus tard, réalisai que je n'étais pas différente de Cela. A ce moment, je pus voir la création entière, existant en moi comme une petite bulle".

Amma dut affronter bien des épreuves avant d'être reconnue en tant qu'"être réalisé". Les "rationalistes" du village tentèrent par tous les moyens de la dénigrer, la calomniant et la persécutant. Mais ceux-ci finirent par se rendre à l'évidence et, chose exceptionnelle, Amma réussit à devenir "prophète en son pays".

Petit à petit, disciples indiens et occidentaux commencèrent à affluer et un ashram fut même fondé, à l'origine pour des raisons purement légales. Certains, adeptes de l'Advaïta-Védanta, venaient directement de Ramanasramam, l'ashram de Ramana Maharshi à Tiruvannamalai, et avaient même connu Nisargadatta à Bombay. La transition ne fut pas toujours facile, comme en témoigne les réticences de l'un d'eux qui se disait non-dualiste, mais sans doute d'une façon trop intellectuelle : "Votre dévotion ne me satisfait pas du tout, intellectuellement. Suivre la voie de l'amour, selon moi, témoigne d'une certaine faiblesse. A quoi bon toutes ces manifestations émotionnelles, tels que les pleurs et les chants ? Je ne pense pas faire cela. Ramana n'a ja-

mais indiqué la voie de l'amour. Il n'a montré que celle de la connaissance qui me paraît intellectuellement plus convaincante". Amma lui répondit en souriant : "As-tu vraiment lu tout ce qu'a écrit Ramana et ce qui a été rapporté à son sujet ? Si tu ne l'as pas fait, je te conseille vivement de la lire, car ses écrits sont pleins d'amour. En fait, Ramana lui-même était l'incarnation de la dévotion à Arounachala. Et ce seul nom faisait naître dans ses yeux des larmes d'amour. La dévotion n'est pas un signe de faiblesse mentale, comme tu sembles le penser. C'est le plus grand accomplissement qu'un être humain puisse atteindre. C'est la perception du divin, égal en tous les êtres". Ce disciple, après avoir approfondi l'enseignement de Ramana Maharshi, y découvrit avec surprise les paroles mêmes d'Amma.

N'oublions pas qu'il n'y a jamais eu en Inde de distinction tranchée entre voie d'Amour et voie de Gnose. Les plus beaux hymnes dévotionnels n'ont-ils pas été composés par des advaitins stricts, tels Shankara ou Ramana Maharshi ? Et ce dernier n'hésitait pas à dire que : "Sans la grâce, la libération ne serait jamais possible".

Si comme pour Kabir, Ramakrishna ou Swami Ramdas, la voie dévotionnelle d'Amma peut nous apparaître "dualiste" dans ses modalités et dans son expression, elle est profondément "non-dualiste" dans son optique et sa finalité : "Sachez toujours que Mère est omniprésente. Ayez la foi que le Soi de Mère et le vôtre sont un".

La voie de l'Amour est la plus simple, la plus accessible pour la majorité des hommes. Mais en Inde, contrairement à ce qui c'est passé en Occident, elle n'en conduit pas moins à la pure non-dualité. Pour "l'élue", voie d'Amour et voie de Gnose se rejoignent en leur sommet. Les Upanishads disaient déjà :

"Seul celui qu'Il élit peut l'atteindre :

C'est à lui que le Soi révèle sa nature propre".

Kata Up. 2,23 ; Mund..... Up. 3, 2-3).

Yves Moatty

BALAGOPAL \* AMMATCHI, La vie et l'enseignement d'une jeune mystique d'aujourd'hui \* Traduction de SARVATMA \* Editions du Soleil Natal (disponible à l'A.R.C.I., 30, rue de la Croix St Jacques, 91410 DOURDAN).

# MONAKHOS AUJOURD'HUI

Pourquoi cette nouvelle rubrique ? Répondant au questionnaire joint au précédent Cahier, plusieurs Métanoïas ont exprimé le souhait de trouver dans la revue une rubrique ayant trait à l'actualité.

Comment concilier ce souci légitime avec la gnose qui, elle, transcende l'espace-temps ? Jusqu'à maintenant, nous avons évité dans la mesure du possible "ce qui peut faire date". Or ce qui a trait à l'événement quel qu'il soit s'inscrit dans la conscience historique. Néanmoins les témoignages de ceux qui ne se contentent pas de prétendre à la connaissance mais ont le souci de vivre ce qu'ils sont en réalité, constituent un apport précieux qui est fondamentalement le bien de tous.

Ainsi donc ces témoignages alimentent nos échanges lesquels sont la raison d'être de notre Association.

Nous ne pouvions mieux inaugurer la rubrique Monakhos aujourd'hui qu'en publiant l'hommage que rend notre grande amie Paule Salvan à Marguerite Yourcenar.



## HOMMAGE A LA SOLITAIRE

"Solitude ... je ne crois pas comme ils croient, je ne vis pas comme ils vivent, je n'aime pas comme ils aiment... Je mourrai comme ils meurent" (FEUX).

Ainsi s'exprime celle qui sera, dans les clichés médiatiques - on pouvait s'y attendre -, une "grande dame de la littérature". Qu'elle relève d'une tout autre dimension échappe à notre société banalisée... Si la dernière phrase de l'aphorisme cité ci-dessus rappelle le mystère originel : l'appartenance à l'espèce et donc à la mort, la solitude fondamentale implique une distance. Et curieusement, on relève, chez un gnostique de l'ère chrétienne la même réserve transcendante assurant la singularité du comportement : "Personne ne connaît le Dieu de vérité, dit l'auteur du TMOIGNAGE DE VERITE, sinon l'homme qui décide d'abandonner tout ce qui est du monde. Il a établi son propre pouvoir. Il a vaincu le désir en lui-même et il a entrepris de se connaître lui-même, de parler selon son propre esprit qui est mâle. Il réfuse, en ce qui le concerne, loquacité et discussion. Il supporte son environnement. Il est patient avec les autres : il les traite en égaux tout en conservant ses distances". Ainsi, à travers les siècles, se transmet un art de vivre non-conformiste.

## Telle qu'en elle-même

La solitude de Marguerite Yourcenar l'a entraînée en pleine nature dans le paysage des Monts-Déserts. A-t-elle cherché l'environnement de l'ermite, la magie du vide, l'isolement de celui qui, étranger au monde, en refuse les facilités ? Il n'en est rien et elle s'exprime avec clarté au cours de ses entretiens (1). Rien d'autre que cette solitude cultivée en toute circonstance au coeur de son être et qui permet d'accéder à la connaissance de soi.

Comme nous tous elle a été conditionnée par sa naissance. Elle a analysé, dans ARCHIVES DU NORD, ce qu'elle doit à sa famille, en particulier à son père, sans négliger pour autant le recul qui assure son indépendance et préserve sa lucidité.

Elle est non-conformiste dès l'enfance, sans révolte ouverte puisque rien ne la gêne vraiment.

Sur le plan social, aucun sentiment de classe. "Je n'étais pas une petite fille modèle ; l'idée d'être un modèle ou d'avoir un modèle ne me venait pas". Sans l'avoir connue, on peut parier à coup sûr qu'elle est prématurément autonome. Et elle lutte contre la notion de famille "considérée comme un milieu clos".

On n'aperçoit pas non plus un véritable conditionnement religieux au sens conventionnel du terme. Au départ, des "intuitions mystiques", le goût du mythe, du service religieux et des négro-spirituels qu'elle traduira... Au fil du temps nous en apprendrons davantage. Voici que son interlocuteur s'étonne de ne recueillir que peu d'éléments sur sa "personnalité". Toujours la distance : cette réserve vis-à-vis des autres et d'elle-même et un agacement qui nous ravit : "Cette obsession française du culte de la personnalité (la sienne) chez la personne qui écrit ou qui parle me stupéfie toujours. Oserais-je dire que je la trouve affreusement petite-bourgeoise ? Je, moi, ma, mon, mes ... Ou tout est dans tout ou rien ne vaut la peine qu'on en parle".

Telle est, sommairement esquissée, l'attitude de Marguerite Yourcenar au moment où, dans la pré-maturité de la trentaine elle aborde ses oeuvres maîtresses qui mûriront lentement avant d'être publiées : Une jeune femme indépendante, aussi libre que possible, éprise de lectures et de voyages.

Supérieurement douée, elle assimile latin et grec, plusieurs langues vivantes, et elle a consulté, pour entreprendre ses oeuvres, des ouvrages dont nous pouvons dire, dans notre jargon actuel, qu'ils ne sont pas de "consommation" courante. Traités anciens d'alchimie, ouvrages de théologie, d'histoire...

Ses auteurs préférés ne sont pas des écrivains faciles : Tolstoï, Tchekov, Ibsen... et bien d'autres. Pour la France : Balzac, St-Simon, Montaigne et surtout Marcel Proust qu'elle a relu sept à huit fois. Et, bien entendu, son prédécesseur à l'Académie Française, Roger Caillois qu'elle a célébré dans son discours de récipiendaire (2).

S'il est un domaine sur lequel se focalise le plus souvent la curiosité du lecteur, c'est bien celui de l'Amour. Et on s'intéresse, bien entendu, aux amours de la "grande dame de la littérature" et, secondairement, à ceux, parfois dévergondés de ses personnages. Sur le premier point : solitude et distance. Personne n'est plus loin qu'elle de l'exhibitionnisme que notre époque apprécie tant. Mais il y a un voile lumineux qui rend toute sa mystérieuse valeur aux amours défuntées : c'est la poésie. Dans son discours à l'Académie, M. Yourcenar rappelle que Roger Caillois préférait au roman la poésie qui, disait-il, dé-personnalise. LA COURONNE ET LA LYRE, anthologie grecque traduite par elle témoigne, de l'intérêt qu'elle porte aux amours d'antan. Mais puisqu'il s'agit ici de la fameuse "personnalité", c'est FEUX qu'il convient d'évoquer. Il s'agit là d'un "recueil de proses lyriques reliées entre elles par une certaine notion de l'amour". Si la vie amoureuse de l'auteur a donné naissance à un "journal intime" dont on trouve les traces dans des pensées détachées de FEUX, l'ouvrage a été effectivement dé-personnalisé au profit de personnages mythiques ou réels appartenant à la Grèce ancienne à l'exception de la judéo-chrétienne, Marie-Madeleine.

Pour ne citer qu'un des extraits, je choisis l'un des plus mélancoliques :

"L'Amour est un châtement. Nous sommes punis de n'avoir pas pu rester seuls".

La préface de la version, révisée longtemps après le texte primitif, donne la clé du désenchantement qu'elle traduit. Il s'agit bien d'une aventure vécue et d'une "connaissance désormais accomplie" d'un ouvrage dont l'auteur souhaitait qu'"il ne fût jamais lu" :

"... Ce n'est pas le lieu d'examiner si l'amour total pour un être particulier, avec ce qu'il comporte de risque pour soi et pour l'autre, d'inévitables duperies, d'abnégation et d'humilités authentiques, mais aussi de violence latente et d'exigence égoïste, mérite ou non la place exaltée que les poètes lui ont faite. Ce qui semble évident c'est que cette notion de l'amour fou, scandaleux parfois, mais imbu néanmoins d'une sorte de vertu mystique, ne peut guère subsister qu'associée à une forme quelconque de foi en la transcendance".

Voilà qui ouvre des horizons dans une dimension qui est et demeurera mystérieuse puisqu'elle aborde l'Absolu.

"Un être en particulier"... L'arbre qui vous cache la forêt, symbole d'un monde bruisant, peuplé de vies secrètes .. Un particularisme qu'à maintes reprises elle condamnera puisqu'elle appartient au tout. L'unique citation qu'elle fera d'un évangile apocryphe - comme par hasard l'EVANGILE SELON THOMAS - est celle du logion 77 qui concerne la présence surprenante du Divin dans la matière...

Cependant l'arbre existe et, au delà d'amours sans doute sans issues, il y a des amis très chers que la vie vous arrache et auxquels on survit ... comme par exemple sa compagne de quarante ans. La sensibilité de cette femme si érudite qu'on pourrait la prendre pour une intellectuelle s'étend à tout son entourage et vibre aux malheurs du monde et aux événements qu'elle subit. En 1940, elle pleurera dans les bras d'un ami : un ethnologue polonais. Comme le Bouddha, elle exprime fortement sa douleur, solidaire de celle de tous : n'a-t-elle pas reçu l'"horrible don de voir le monde tel qu'il est" ?

C'est cette attitude de l'écrivain qui donne à son oeuvre une intensité et une rigueur qui transcendent infiniment le propos du romancier. Le secret de sa création littéraire me semble être en priorité les rapports qui s'établissent avec ses personnages et qui sont, si étrange que cela puisse paraître, des rapports d'échange. Comment le lent mûrissement qu'ont subi ses inspirations littéraires a-t-il engendré cette intimité secrète, cette complicité avec Hadrien, avec Zénon, avec d'autres encore ?

Ce qui s'impose, à mes yeux, c'est le souci de placer chacun dans le temps et l'espace, autrement dit dans sa situation historique, sans pour autant le couper de notre "actualité" et sans altérer son appartenance à l'universel. (On pourrait découvrir dans cette ouverture un parallélisme avec la nouvelle méthode historique pluridisciplinaire que F. Braudel et G. Duby ont illustrée).

Qu'il s'agisse de contemporains morts ou vivants ou de personnages du passé importe peu et ils sont traités avec la même lucidité. Les plus humbles, ceux que l'on pourrait juger insignifiants comme la pauvre ménagère italienne du temps du fascisme qui souffre de la dictature mais pense que le dictateur a raison puisqu'il est le plus fort, sont traités avec équité. A l'autre extrémité, la "conscience politique" de l'anti-faciste Marcella ira jusqu'au bout du sacrifice en payant de sa vie l'échec de l'attentat contre le dictateur. (DENIER DU REVE). L'une comme l'autre sont étrangement vivantes et leur créatrice montre ici moins d'objectivité que de tendresse.

Hadrien, l'empereur romain, nourri de culture grecque, est vu à la faveur du même recul, placé dans le cadre d'une Rome en déclin, et conçu dans la complexe personnalité d'un passionné, d'un sage et d'un homme d'action.

De notre point de vue, c'est toutefois l'OEUVRE AU NOIR qui constitue l'ouvrage le plus riche et Zénon, un personnage tragiquement vivant, est souvent le porte-parole de celle qui l'a conçu.

## L'initiation alchimique

Qui est Zénon - celui qui, dans la clandestinité, choisira de s'appeler Sébastien Theus ? Un personnage "de flamme et de glace" bâtard d'un cardinal italien, suspect dans sa famille flamande, traqué toute sa vie et errant de par le monde, échappé de justesse au bûcher et contraint au cruel suicide des veines ouvertes. Sa créatrice avoue qu'elle l'aime trop pour ne pas abréger son supplice. C'est dire qu'elle le voit vivre avec son entourage.

Interrogée sur ces compagnons qui pourraient être des fantômes d'un lointain passé, elle s'explique : "Tous sont présents comme sont présents aussi tous les vivants que j'aime ou qui m'intéressent présents ou passés (...) Je les vois, je les entends avec une netteté que je dirais hallucinatoire si l'allucination n'était autre chose, une prise de possession involontaire ou même forcée qui s'entoure à ce qu'il semble, d'une aura de peur (...) Un personnage créé par nous ne meurt plus, pas plus que ne meurent dans ce sens nos amis morts". Elle entend la voix d'Hadrien, la voix de Zénon. Il est impossible de les confondre. Contestataire clandestin, Zénon, dit-elle, s'oppose à tout. Aux universités quand il est jeune, à la famille où il est bâtard, aux professeurs de Montpellier quand il y étudie l'anatomie et la médecine, aux autorités, aux princes" etc... Bien entendu, "il récuse la pensée chrétienne". Zénon n'est pas un héros, ni un saint. Sa vie privée ne comporte ni ascèse ni tabous. Il se sait poursuivi comme beaucoup d'autres au siècle de Galilée, de Paracelse et de Giordano Bruno - poursuivi en tant qu'alchimiste et athée, sorcier même pour les témoins à charge hystériques de son ridicule procès. Il a mesuré les risques qu'il encourt en revenant à Bruges où il sera reconnu par certains. Dans ce clandestin si proche de nous, nous découvrons le "volontarisme" de l'Occidental. On évoque irrésistiblement l'aventure du Grand Jeu et les risques affrontés par René Daumal et son groupe dans l'ascension du Mont Analogue. Au fil des siècles, les dangers ne sont plus les mêmes mais, dans des circonstances totalement différentes, le Jeu dont il s'agit conserve son objectif essentiel - souvent mortel.

On sait que Zénon tombera dans un piège - par imprudence ou soumission au destin - celui d'avoir tenté d'arracher au bûcher deux moineillons ignorants en proie aux divagations mystiques. Sa compassion à la fois dure et fraternelle, l'a trahi. Parmi ceux qui ont tenté de le sauver, à vrai dire sans se "mouiller", son meilleur ami, le Prieur des Cordeliers, malade et mourant lui-même ne veut pas savoir qu'il est athée. Toutefois dans un adieu désespéré il l'interpelle sous son vrai nom qu'il n'est pas censé connaître pour l'engager à fuir.

Zénon subira le destin dont il a paru modeler la forme. Sa mort sera en fait un accomplissement...

Que cherchait Zénon ? En pleine Renaissance, dans ce 16ème siècle qui vit s'épanouir les chercheurs d'une ère nouvelle, Léonard de Vinci, Paracelse, Galilée... il s'est attaché à cette recherche traditionnelle sauvagement combattue par l'intolérance religieuse.

Il s'agit pour lui de l'initiation alchimique. Il en expérimente la première phase : Solve et coagula - L'OEUVRE AU NOIR, "cet essai de dissolution et de calcination des formes qui est la part la plus difficile du Grand Oeuvre". Il va de soi que dans ce processus où l'âme est engagée l'épreuve sera totale.

La mort intervient pour parachever cette première phase. C'est dire que Zénon en est demeuré à l'étape la plus sombre de l'initiation, lorsque, amer et vieilli, il se voit réduit à une cendre noirâtre au fond de l'athanor.

Solitataire et solidaire elle-même, celle qui l'a mené à ce total dépouillement dira, en guise de conclusion funèbre : "Et c'est aussi loin qu'on peut aller dans la fin de Zénon"... "Une porte qu'on ouvre mais on ne sait pas sur quoi..."

Etrange commentaire... car en réalité cette mort exemplaire s'est produite au coeur d'un étrange et changeant climat : "Tout était nuit... La nuit aussi bougeait : les ténèbres s'écartaient pour faire place à d'autres, abîme sur abîme, épaisseur sombre sur épaisseur sombre.

Mais ce noir différent de celui qu'on voit par les yeux frémissait de couleurs issues pour ainsi dire de ce qui était leur absence : le noir tournait au vert livide, puis au blanc pur ; le blanc pâle se transmutait en ou rouge sans que cessât pourtant l'originelle noirceur, tout comme les feux des astres et l'aurore boréale. Un instant qui lui semble éternel, un globe écarlate palpita en lui ou en dehors de lui, saigna sur la mer. Comme le soleil d'été dans les régions polaires, la sphère éclatante parut hésiter, prête à descendre d'un degré vers le nadir, puis d'un sursaut imperceptible, remonta vers le zénith, se résorba enfin dans un jour éclatant qui était en même temps la nuit (...)

... Toute angoisse avait cessé : il était libre ..." On voit que tout se passe ici comme si Zénon avait transcendé L'OEUVRE AU NOIR et vécu in-extremis l'Oeuvre au blanc et l'oeuvre au rouge - autrement dit l'éveil où la lumière et les ténèbres se rejoignent.

N'est-ce pas ce qu'il faut retenir de ce sombre destin en harmonie avec l'âge noir que nous vivons ?

### Le message de la Solitaire

C'est précisément le bouleversement qui se produit au cours de cette période de transition qui constitue le message, ou si l'on veut, l'avertissement de la géniale romancière, transmis par l'alchimiste inspiré qui semble avoir mûri ce testament au cours de sa douloureuse existence. Un échange entre les siècles. Et ce message rejoint en fait notre actualité la plus brûlante. Pour Zénon, pour Marguerite Yourcenar, le temps linéaire disparaît, l'histoire éclate. La science nouvelle confirme les intuitions des chercheurs, souvent hérétiques, d'autrefois. Morts et vivants sont présents dans cette actualité.

Une dimension insolite apparaît d'autre part dans notre quotidien le plus ordinaire. L'imaginaire de l'écrivain, sa connaissance des rêves, ses affinités avec le surréalisme lui ont permis d'entr'ouvrir la porte de l'irrationnel en se libérant de la logique prétendument "cartésienne" (2). Son "confident" Zénon, voué à l'étude de la matière, en vient à des réflexions oniriques troublantes. "Il énumérait, dit sa "biographe", les qualités de la substance vue en rêve, la légèreté, l'impalpabilité, l'incohérence, la liberté totale à l'égard du temps, la mobilité des formes de la personne, qui fait que chacun y est plusieurs et que plusieurs se réduisent à un.

Ces catégories fantômales ressemblaient fort à ce que les hermétistes prétendaient savoir de l'existence d'outre-tombe, comme si le monde de la mort eût continué pour l'âme le monde de la nuit. Toutefois, la vie elle-même vue par un homme prêt à la quitter acquérait elle aussi l'étrange instabilité et la bizarre ordonnance des songes".

Commentant l'oeuvre de R. Caillois, elle assure que Descartes lui-même connaissait le vertige de l'inconnaissance : "L'incertitude qui vient des rêves semble, ça et là, mener à l'hypothèse d'on ne sait quel d'immense par qui nous sommes rêvés". De telles transformations, de telles plongées dans l'insolite impliquent, comme toutes les "révolutions", des destructions en chaîne. Tout se passe comme si une sorte d'Oeuvre au noir collective était en cours (1).

Vers la fin de ses Entretiens, Marguerite Yourcenar, interrogée sur les "problèmes" de notre temps, précisera ses remises en cause. Une hiérarchie s'impose entre ces problèmes dont certains sont mineurs sinon négligeables.

Le sens de la vie est évidemment la question qui se pose à tout être conscient.

Ce point qui concerne la métaphysique vécue et donc l'Absolu est essentiel et ne peut être abordé qu'après nos problèmes humains en général secondaires. Leurs solutions éventuelles sont importantes puisqu'elles déterminent la vie ou la survie de notre monde existentiel.

Une petite phrase de Marguerite Yourcenar en dit long sur ce qu'elle pense au fond d'elle-même : "La vie de chacun est au fond divine mais très peu de gens le savent". Il faut donc, pour ceux qui ne le savent pas, prendre au sérieux leurs problèmes. C'est une des tâches de l'"Ecrivain dans le siècle".

## Le féminisme

On s'étonnera peut-être de trouver le féminisme, qui semble tenir tant de place dans l'opinion, parmi les problèmes mineurs. On ne pouvait se dispenser d'interroger la première venue (à l'Académie) sur ce point. Ses réponses peuvent décevoir ceux et celles qui s'inquiètent de la condition féminine. Elle ne manque pas d'observer que bien d'autres femmes auraient mérité cette promotion comme par exemple Colette ... J'ajouterais personnellement Alexandra David Neel, si proche d'elle notamment par son adhésion au bouddhisme. Ceci dit, il serait surprenant que la romancière puisse éprouver à l'égard de sa "condition" un sentiment d'infériorité. Elle assure qu'elle n'a jamais souffert d'être une femme. Nous pouvons l'en croire. Sa rigueur, son courage, sa lucidité - autant de qualités que l'on considère volontiers comme le monopole des hommes - ne lui faisaient pas défaut et elle peut répondre carrément à son interlocuteur : "Je suis contre le particularisme de pays, de religion, d'espèce. Ne comptez pas sur moi pour faire du particularisme de Sexe". Ce refus ne lui interdit pas de soutenir activement les organisations qui luttent contre les abus dus à l'ignorance des unes et au "machisme" des autres. Et de dénoncer à cette occasion le mal planétaire de la surpopulation dont on ne parle guère...

Marguerite Yourcenar constate d'autre part que les responsabilités sont partagées et s'étonne que des "féministes" acceptent "un peuple de femmes objet". Peut-être a-t-elle trouvé - ce n'est là qu'un exemple entre autres - que les défilés ahurissants des présentations de mode sont à cet égard significatifs (on reconnaît d'ailleurs que la gent masculine a suivi le mouvement).

Marguerite Yourcenar cultivait l'art de vivre. Elle n'aurait pas été poète si elle n'avait goûté la fantaisie et l'originalité de la création d'art. Il semble d'ailleurs que la disparition du carnaval de jadis avec sa liberté de défoulement est une thérapeutique utile. Mais faire de la femme-objet un spectacle est une tout autre affaire.

Ce ne sont d'ailleurs pas seulement les femmes qui s'adonnent aux divertissements qu'on nous offre à profusion ("Panem et circenses" disaient les "télé-spectateurs" d'Hadrien !) Et là encore, Marguerite Yourcenar ne porte aucun jugement moralisateur. Si les uns et les autres s'intéressaient à la nature du jeu et à ses implications profondes, ils retrouveraient les traditions plus ou moins initiatiques que conservent les échecs, le jeu de l'oie, les tarots. Et le port du masque a aussi un sens libérateur. Dans son éloge à son prédécesseur et ami, Roger Caillois, Marguerite Yourcenar n'a pas oublié les travaux de ce théoricien du Jeu.

Pour en revenir au féminisme, les lecteurs de METANOIA savent bien que le grand sage Védantiste Nisargadatta était aussi peu "particulariste" que Marguerite Yourcenar et que la distinction des sexes n'était pas pour lui un "problème".

## Amour humain

Réservant pour un temps la question de l'Amour divin qui lui n'est pas un "problème" mais le surgissement d'une vision immédiate, j'aborderai maintenant les variétés infinies de l'amour des créatures dans l'oeuvre de la romancière.

L'opinion courante, avec le secours de la presse écrite et des médias, fait grand cas de ces variantes : Amour, Passion, Sexualité. Autant, pourtant, en emporte le vent ...

Ses personnages demeurent vivants à la lecture, comme ceux de Gide ou de Marcel Proust. Elle les a animés à la faveur de ses expériences, des confidences qu'elle a pu recevoir, de ses lectrices aussi. Son analyse est subtile et lucide. Certains, comme l'ALEXIS DU TRAITE DU VAIN COMBAT, comme l'Eric du COUP DE GRACE, appartiennent à notre époque. D'autres, comme Hadrien, comme Zénon, ont vécu dans un tout autre amour charnel, amour passion. Ils évoluent au coeur des circonstances particulières que leur créatrice leur a imparties avec un souci de précision très étudié sans être balzacien.

Ce ne sont pas des saints, loin de là.



Le cas d'Hadrien est très particulier. Ce grand homme pratique à l'occasion l'homosexualité sans complexe comme beaucoup de ses contemporains dans cette société romaine où l'"amour grec" est monnaie courante. Son amour pour Antinous se nuance d'amitié mais comporte une velléité d'amour divin puisqu'il a fait un Dieu de son favori et organisé un culte posthume.

Pourtant l'amour et les jouissances sexuelles, selon Marguerite Yourcenar, ne comptent guère pour l'Empereur. Elle est historienne et on peut l'en croire. Hadrien est avant tout un sage, un homme d'action et un homme d'Etat.

En milieu chrétien, l'amour illégal est en principe condamné. Zénon, à ce qu'il semble, a été à l'occasion débauché et peut-être sodomite. Il n'ignore pas les risques qu'il encourt. Il sait que l'Eglise est particulièrement féroce pour les "péchés de la chair". Vieillissant, ayant perdu le goût de ces aventures vulgaires, il va "par une immense et quasi-impersonnelle pitié" tomber dans un piège mortel...

Pourtant l'amour humain, heureux ou malheureux, pourrait être une épreuve utile. Or il est, selon Marguerite Yourcenar, généralement considéré comme une fin en soi, pas comme un instrument de connaissance. Il est souvent dans le roman français, dans le roman balzacien notamment, une forme artificielle de l'adoration. Au mieux, c'est "un amour de Dieu qui se trompe d'objet". "Tout ce qui est une fin, en soi finit mal. Il faudrait que l'on rétablisse le sentiment que c'est une voie d'accès vers la connaissance". Si l'on adhère à ces propos désenchantés, on peut vraiment considérer l'amour pour les créatures comme un "problème" mineur.

### Une politique de survie

D'autres problèmes humains sont largement évoqués dans l'oeuvre de Marguerite Yourcenar. Loin d'être mineurs, ils sont au coeur même de notre angoisse existentielle et constituent des symptômes de l'âge noir. Ils appellent une politique de survie internationale.

Les plus graves concernent le racisme et l'écologie, problèmes étroitement liés, illustrés par une anecdote significative : "Un ami m'a montré un jour une pièce américaine de cinq cents, pièces retirées depuis de la circulation. D'un côté il y avait le pittoresque profil d'un indien, de l'autre celui d'un Buffalo, d'un Buffle. Vois, me dit-il, comme ils mettent sur leurs pièces de monnaie l'image des deux races qu'ils ont exterminées".

Bouleversée par les tortures infligées aux animaux, "végétarienne à 95%", elle ne bâtit pas pour autant un système. Zénon qui n'aime pas "diriger des agonies" lui souffle d'ailleurs, avec bon sens, que l'herbe souffre aussi quand on la coupe... L'écologie ne peut être un parti et, sur ce plan, les écologistes se défendent fort mal. Il s'agit là, en réalité, d'une survie dans un monde où les meurtriers sont en même temps suicidaires. Nous savons tous que les écologistes en principe ont raison et que les attentats, cyniquement perpétrés à l'égard de notre "planète bleue", souvent dénoncés en pure perte, ont des conséquences sans doute irréversibles. Marguerite Yourcenar qui a participé activement à leur lutte contre ces fléaux a pris soin de rappeler l'un des principaux, peut être l'essentiel dont on se garde de parler ... "Il faut limiter la prolifération des espèces, rappelle-t-elle ironiquement, comme disent les gens qui ne songent jamais à limiter la leur"... Elle est fortement consciente de l'ampleur du problème qui appelle des solutions globales et de la dérisoire fragmentation des mesures préventives. Et elle recherche les conditions d'une politique de survie organisée : "Les problèmes qui m'occupent et me bouleversent sont ceux qui ne touchent en France qu'une minorité mais je crois qu'ils s'imposeront de plus en plus à l'avenir. Je suis parfois stupéfaite par le côté conventionnel et périmé des idéologies qu'on nous présente en France comme courantes, sinon comme neuves. L'explosion démographique qui transforme l'homme en habitant d'une termitière et prépare toutes les guerres futures, la destruction de la planète causée par la pollution de l'air et de l'eau, la mort des espèces animales qui rompt l'équilibre vital entre le monde et nous, la confrontation de chacun de nous avec soi-même et avec Dieu (quel que soit le sens que chacun donne à ce mot), les nouvelles et profondes orientations de la science, rien dans tout cela, dont tout dépend, n'intéresse en France la littérature, et ceux qui heureusement s'en occupent ne sont pas des littérateurs. L'avant-garde qui aujourd'hui se prétend telle sera l'arrière-garde de demain".

## Amour divin

Une nouvelle porte est ouverte. Elle donne accès à un Dieu sans visage... Très discrète sur ce qu'elle pense de LUI, elle ne nous en dira pas davantage. A nous de deviner ...

Dieu est Amour, dit-on ... Quand on aborde le "problème" le plus débattu, par le biais du vocable le plus déprécié : l'Amour - ou l'amour, il faut évidemment comme pour "Dieu", savoir de quel "amour" on parle. Nous savons déjà que l'Amour divin n'est pas un "problème" en ce sens qu'il ne peut intervenir sur le plan humain, qu'à la faveur d'une transcendance. Il peut s'incarner dans le couple - et ici nous sentons l'approche de l'Orient et il s'agit alors d'un amour charnel impersonnel : "La forme la plus accomplie (mais jusqu'à quel point a-t-elle été courante dans la pratique ?) c'est évidemment le Mahatma hindou. L'amant qui s'accoutume à la présence de la femme aimée, qui généralement d'ailleurs est une professionnelle, passe la nuit avec elle, dans la même chambre, l'habille et la déshabille, de sorte qu'on arrive finalement à une intimité de plus en plus grande et de plus en plus sacrée avant l'union complète. Mais cela c'est très complexe, c'est une oeuvre d'art. C'est l'union divine à travers une personne". Peut-être peut-on considérer comme un élément de l'amour divin, la compassion bouddhique, celle qui pousse Zénon sur une voie mortelle lorsqu'il tente de sauver deux moines dé-voyés...

Mais qu'en est-il des religions occidentales ? Comme au temps de Voltaire mais dans une toute autre optique les religions ne sont pas épargnées par l'auteur dans la mesure où elles sont devenues totalitaires et génératrices de sectes conflictuelles.

C'est le cas des religions abrahamiques : "En ce qui me concerne, je crois que je répéterai volontiers devant les trois religions du livre, le judaïsme, le christianisme et l'Islam, le mot dédaigneux que se passaient sous cape les libres esprits du Moyen Age : les Trois impostures (...). L'imposture n'est pas dans les dogmes, les rites, les légendes qui peuvent être admirables et nourrissantes pour la psyché humaine, mais dans l'insolente assertion trop souvent rencontrée dans ces trois groupes, qu'eux seuls sont pour ainsi dire en ligne directe avec Dieu".

-Oui, mais Dieu est mort ? "Il s'agit, dit-elle de savoir de quel Dieu l'on parle. En France et ailleurs aussi du reste, l'éducation religieuse populaire (ou l'éducation laïque, dans la mesure où celle-ci n'est que son contraire et se définit par rapport à elle), a présenté de Dieu une conception anthropomorphique et grossière ; les gens se sont trouvés devant des contradictions insolubles. On ne leur a jamais appris à s'élever au-dessus de l'image du Dieu Père Noël ou du Dieu-Père Fouettard (...). Ils ont conclu à la mort de Dieu".

Et voici, sur ce point l'essentiel de son credo personnel où l'on entend l'authentique voix de l'Occident chrétien, celle qu'on n'a pas réussi à faire taire : "Je n'ai pas le moins du monde l'impression que l'Etre éternel soit mort, de quelque façon qu'on choisisse de nommer l'innommable, que ce soit le Sol, comme Eckhart, c'est-à-dire sans doute notre terre ferme, ou le Vide, comme l'appelle le Zen, c'est-à-dire, dans doute ce qui est absolu et pur."

Ce n'est pas par hasard qu'intervient ici cette allusion au Zen. Marguerite Yourcenar a été très marquée par le Bouddhisme : "J'ai plusieurs religions, comme j'ai plusieurs patries, si bien qu'en un sens je n'appartiens peut-être à aucune".

Cette a-thée, au sens littéral, témoigne au nom du sacré sans attachement particulier, mais elle précise ses affinités orientales (qui apparaissent dans ses NOUVELLES ORIENTALES : "Je ne songe certes pas à renier l'Homme, qui a dit que ceux qui ont faim et soif seraient rassasiés (dans un autre monde, à coup sûr car ce n'est pas vrai dans le nôtre) (...) mais je renonce encore moins à la sagesse Taoïste, pareille à une eau limpide tantôt claire, tantôt sombre, sous laquelle se décèle l'arrière-fond des choses. Je sais gré, pour ce qu'ils m'ont appris de précieux sur moi-même (...), au Tantrisme et à ses méthodes quasi-physiologiques d'éveil des puissances de l'esprit et du corps et au Zen, cette lame étincelante..., surtout je reste profondément attachée à la connaissance bouddhique.

Et l'on entend ce refrain nostalgique dans toute son oeuvre. On sait que peu avant sa mort, elle projetait un voyage en Inde. Très proche de son prédécesseur à l'Académie Roger Caillois qui sut concilier la logique et le

surréalisme, Marguerite Yourcenar lui réservait un affectueux et reconnaissant adieu : "Cher Roger Caillois, il m'arrivera encore de penser à vous en m'efforçant d'écouter les pierres".

Nous penserons souvent à Marguerite Yourcenar qui a su, elle aussi, ouvrir des portes secrètes ... et voir le monde à l'endroit.

Paule Salvan

(1) Yourcenar (Marguerite) .. Les Yeux ouverts. Entretiens avec Mathieu Galey - Ed. du Centurion, Paris, 1980.

(2) Discours de Marguerite Yourcenar et de Jean d'Ormesson, (Le Monde, 23 janvier 1981).



### MARSANNE OU L'ETAT DE GRACE

Territoire d'élection (mais qui élit et qui est élu ?), zone d'intense aimantation, lieu sans endroit, lieu neuf, haut lieu de gnose.

Nous sommes venus, d'horizons divers, chargés de bagages différents mais essentiellement semblables, et nous voici rassemblés autour d'Emile et de Monique, en famille, comme l'a joliment dit Mario, résumant ainsi notre commun sentiment.

Nous communions tous dans l'unique joie de l'échange, faite de multiples vibrations jaillissant du nécessaire effort de l'ajustement : car les mots sont toujours là pour nous aider et nous encombrer à la fois, dans le radieux et pénible et solitaire accouchement de nous-mêmes.

Dans ce travail simple et rude, il est intéressant de voir comment l'homme émet et véhicule les signes (parole, signe fécondant), et comment la femme les reçoit et rayonne dans le silence (signe des origines). Ainsi, tout rentre dans l'ordre et tout est à sa place, équilibre et déséquilibre, dans un état de silencieuse coïncidence (pardon pour ce mot, mais il me plait), un véritable état de grâce.

Si nous vivons cet état, les mots finissent par se taire d'eux-mêmes, seule demeure la joie, dans une bienheureuse solitude : monachos, mes ardents frères en gnose, soyons un, sans relâche, dans le mouvement et le repos, mouvement du silence et de la lumière !

Mireille

# BIBLIOGRAPHIE

- Jean DORESSE, L'EVANGILE SELON THOMAS, seconde édition revue et corrigée, Le Rocher, 1988, (125 F.)  
Georges VALLIN, LUMIERE DU NON-DUALISME, Presses Universitaires de Nancy, 1987, (128 F.)  
J. KRISHNAMURTI et D. BOHM, LE TEMPS ABOLI : DIALOGUES, Le Rocher, 1987, (125 F.)  
Kazuaki TANAHASHI, RIEN QU'UN SAC DE PEAU : LE ZEN ET L'ART DE HAKUIN, A. Michel, 1987, (140 F.)

Les réflexions qui suivent procèdent de lectures qui n'ont pas été provoquées par la recherche cumulative d'un savoir, la classification de concepts rares ou séduisants - au contraire - les unes se veulent dialogues avec mes propres lecteurs comme les autres ont été dialogues avec les auteurs. Dialogues réflexifs donc, chacun fouillant son propre champ à l'aide des outils de l'autre à la recherche du "trésor qui ne périt point". La connaissance de soi n'est ni un approfondissement narcissique (1), ni un discours "solipsiste" (1). C'est la recherche du plus simple, au plus proche de moi-même, si proche qu'il n'est de chemin pour ce retour "à reculons". Cependant la vérité gnostique n'est pas le résultat de simplifications hâtives ou grossières. A chacun de faire son ménage : je crois l'ignorance plus encombrée d'idées fausses que l'intellection clarifiante des problèmes.

"Ce que le mental a fait, le mental doit le défaire". (J.S.484)  
N'ayons crainte de préciser que c'est le mental cosmique qui ruine les constructions du mental personnel. Les concepts peuvent paraître identiques mais pas leur "ratio" : le mental cosmique renverse tous les préjugés et toutes les croyances. Par la subversion de tous les systèmes, il assure pourtant quelques certitudes, quoique labiles et contradictoires suivant les "conditions"... Il importe avant tout que l'ancrage au réel s'éprouve et non l'enracinement dans l'illusion d'un moi-au-monde. Cette communication "houleuse" n'a de valeur qu'au niveau du moi universel, "d'esprit à esprit" comme dit Houang-Po.

J'achèverai ce préambule en rappelant le célèbre avertissement de Nisargadatta : "Faites très attention. Dès que vous commencez à parler, vous créez un univers verbal, un univers de mots, d'idées, d'abstractions et de concepts qui s'entrecroisent et sont interdépendants et qui, de la plus étonnante des manières, s'engendrent, se soutiennent et s'expliquent réciproquement mais qui, malgré tout, sont dépourvus d'essence comme de substance, et ils ne sont que de simples créations mentales". (J.S. 484)

\* \*

La nouvelle publication de l'Évangile selon Thomas présenté, traduit et commenté par J. Dorese, ajoute à l'édition de 1957, par ailleurs revue et corrigée, un avertissement d'une trentaine de pages, entièrement rédigé en 1987. Mais il faut vite déchanter : malgré l'inscription en première page de couverture, "L'EVANGILE des Évangiles" et en quatrième page de couverture, "... par sa densité incomparable, cet Évangile des évangiles se présente comme la matrice de tous les autres...", M. Dorese argumente toujours le même réquisitoire contre l'Év. de Thomas. Je résume : "le pseudo-Thomas" est fabriqué de parallèles, peut-être même de simples emprunts à Mathieu et Luc... Le fait qu'il "évitte toute allusion à l'Enfance et plus encore à la Passion" prouve le parti-pris du "compilateur" dont les choix ne semblent guère s'être inspirés de l'hypothétique document Q. "Thomas émanerait des mêmes gnostiques que Paul combattit justement ..." (page XVII) "Il faut bien constater que, qui reçoit comme canoniques les quatre Évangiles, ne pourra prendre cette collection de "paroles secrètes" que comme un commentaire extérieur à la tradition. Et qu'en revanche qui voudra retrouver dans ces logia le fonds initial de la révélation d'où sont sortis les Évangiles mettra en question du même coup la solidarité de la tradition que représentent les Synoptiques". (pp XX et XXI) N'est-ce pas

clair ? Quand M. Doresse reprend le flambeau des hérésiologues pour dénoncer une doctrine qu'on retrouve, selon lui, dans l'Hermétisme antique et médiéval, le Soufisme iranien, les Cathares et Maître Eckhart, on finirait par le remercier de nous livrer d'aussi précieuses concordances. Mais il y a plus grave : tenter de nous faire croire que Thomas présente "un Jésus dépouillé de la chair au point de n'être qu'une voix"... "un Christ fait de seule lumière ..." c'est pousser loin l'esprit partisan en ignorant ou défigurant les propos d'un Evangile volontairement étranger à la nouvelle religion qui n'a vu la chair du Christ que pendue sur une croix, ou ressuscitée !!!

Aucun des commentaires n'entame les assertions du départ. M. Doresse est un homme de foi et sa logique opère fidèlement : chaque logion est mis en parallèle, quand c'est possible, et c'est toujours les Synoptiques qui sont reconnus Parole véridique. Conséquence : les logia 77, 83, pour ne citer qu'eux parmi les (plus forts) de Thomas, sont réduits à des divagations hérétiques : "le serpent qui se mord la queue" pour expliquer le retour de la manifestation à l'Un, dans l'Hermétisme ; des références à l'Islam iranien ou à Simon le Mage pour tenter de nous faire comprendre ce jeu de la lumière et des images. Passons...

\* \* \*

G. Vallin avait un dessein plus noble et plus original. Ce livre est un recueil d'articles parus dans différentes revues, réunis là par Madame Vallin afin de constituer une sorte de résumé fidèle de la pensée et des travaux d'un universitaire exceptionnel. Vallin n'est pas de lecture aisée. On peut toutefois présenter son projet comme la tentative de fonder, en Occident, par les méthodes de la philosophie comparée occidentale, le non-dualisme asiatique. Le projet est louable : imposer à l'Université, par ses propres méthodes savantes, le non-dualisme et la gnose que les philosophies et théologies occidentales ont constamment ignorés. Et pour cause ! La question du sujet conscient - qui suis-je ? - n'est jamais approfondie avec la même acuité critique que celle d'un Shankara, des Maîtres Chan, taoïstes ou du Soufisme. Je crois que ce qui a le plus frappé Vallin, c'est à la fois cette définition intransigeante de l'Absolu sans partage, répétée par Guénon, et l'englobement - le mot est de Vallin - du relatif dans le Tout de la transcendance. Cette affirmation, qu'on retrouve aussi chez Nisargadatta : "L'Un est tout, tout est un", inacceptable pour un mental occidental dominé par les principes de non-contradiction et du tiers exclu, a une puissance libératrice que Vallin n'eut de cesse de démontrer tout au long de ses écrits. (2) Vallin décrit avec minutie tous les rouages d'une pensée qui fabrique un dieu personnel - cause première, en fait projection dans des cieux imaginaires du moi illusoire. La pensée occidentale, c'est sa plus grande faiblesse, n'a jamais complètement vidé ce moi de sa pseudo-réalité, dénoncé son formidable pouvoir hallucinatoire : "le penseur invinciblement dressé à croire à la réalité de l'ego ne peut concevoir qu'une négation de l'ego équivalant à sa destruction et non à sa transmutation". (p.20) Cette erreur de perspective conduisit la pensée occidentale, pour récuser les systèmes sautéologues (1), à inventer cette image du néant, qui est la caricature du "vide" oriental, entraînant les plus navrantes littératures de Nietzsche à Sartre. Le texte sur les "deux Vides", qu'on trouve également dans la revue Hermès (LE VIDE) est un modèle d'explication des contre-sens qui ont conduit la philosophie occidentale aux impasses contemporaines.

Dans son article sur la Gnose et ses simulacres, Vallin nous donne une excellente définition de la Gnose : "Connaissance de l'identité intemporelle... par dé-construction de l'ego". (p. 114) Malheureusement, faute d'avoir lu Thomas, il commet la même confusion que Plotin en condamnant un prétendu "gnosticisme chrétien" comme un dualisme absolu. L'universitaire avait mal fait le tri de ses informations... Par contre, sa condamnation du monisme hegelien comme "inversion prométhéenne" du non-dualisme me paraît plus justifiée.

Je sens chez Vallin une compréhension très profonde du non-dualisme et de son "envers", qu'il appelle l'égolâtrie occidentale. Mais cette compréhension, il veut l'établir par des preuves (ou contre-preuves) systématiques arrachées aux grandes architectures mentales des "penseurs" officiels, et encore aux grands enseignements dont les normes sont si profondément différentes. Notamment, dans les enseignements, la critique du penseur et de sa pensée (cfr K.), n'introduit pas cette cassure brutale et tragique entre le Principe et la conscience. Si le monde pensé par le mental partageur est un cadavre, le corps vécu au monde dans le jeu de l'esprit pur est une merveille de merveille. Pas question de "changer le monde", il n'y a pas même la place pour une morale dont sont si friands les Occidentaux, par ailleurs incapables de la respecter... Il y a une compréhension qui redresse tout et rétablit les ordres, sans mêler toutefois les autres et leurs contenus.

Le discours gnostique sait s'accrocher aux contradictions de la Vie : il préfère l'aphorisme au raisonnement et ne néglige pas l'aporie (1) qui brise les prétentions du mental, le doigt n'étant jamais confondu avec l'objet qu'il désigne. L'Université perpétue ses batailles conceptuelles, s'enivre du fracas de ces vanités. Alors que, sans références savantes, quelques vrais gnostiques peuvent se réunir et, à partir de Thomas, retrouver toute la thématique des enseignements, une voie d'Eveil. A condition de ne pas partager entre "ce qui est" et "ce qui devrait être" et d'obéir à "la silencieuse coïncidence" qui éclaire les différences entre les images tout en révélant la lumière matricielle. Tant pis si peu de mots - on fera toutefois son choix avec précision - et une bonne dose d'incohérence - un éclat de rire en plus - provoquent la moue des savants. Joignant les deux mains, je leur adresse mon salut silencieux...

Vallin n'a peut-être pas participé aux batailles de lutrins, mais sa philosophie comparée exige tant de connaissances (au pluriel, hélas ...) et parvient à des résultats si improbables : combien de collègues, d'étudiants a-t-il convaincus ? L'approfondissement de son oeuvre me paraît moins indispensable, je l'avoue, que l'écoute de Nisargadatta ou l'interprétation de Thomas. Voilà bien la question posée : Vallin peut-il conduire à l'écoute de Nisargadatta, l'Upanishad du siècle ?

\* \* \*

La parole de Krishnamurti, au contraire de celle d'un universitaire avant tout riche de savoir, est enracinée dans le Vivant, le fondamental. K. est la parole du Vivant. Il faudra cependant en démasquer les faux-semblants et les coquetteries : cette image de non-guru, d'homme apparemment ordinaire et en recherche. On connaissait déjà l'image qu'il voulait donner de lui-même à son public : il en va un peu différemment dans ses entretiens avec D. Bohm. Il lui arrive de parler à la première personne de son expérience du fondamental, qui n'est pas vraiment une expérience mais une nouvelle dimension surgie à l'effacement de la pensée, quand "le temps est aboli". (p.37) Fidèle à sa maïeutique (1) K. ne "sait" pas et ne dit pas "comment faire", pour mieux débusquer les conclusions vite faites de l'ego, ses a-priori passionnels, ses convictions de paille. Avec Bohm, qui s'applique du mieux qu'il peut dans son rôle d'avocat du diable, ça marcherait plutôt trop bien, au risque de mal tourner : "Ne sommes-nous pas sur le point de trouver quelque chose de très important ? "N'empêche, ces dialogues, malgré tous leurs défauts, restituent bien un enseignement incomparable.

La progression des chapitres, comme on peut le voir dans la table des matières, est éloquente. Le chemin part du constat de la souffrance : "tout vient de ce noyau..." (p. 155) l'ego, le penseur, que rien ne peut améliorer comme tel. Par contre, la perception vigile de cette blessure, en elle-même, par elle-même, irrécusable et incurable, déclenche l'émergence d'un nouvel état, d'une nouvelle vérité non-mentale : "le percevoir (le processus de l'ego) c'est y mettre fin" (p.100) Alors "l'esprit est simplement face à lui-même, silencieux..." (p.20) S'agissant d'une présence simple, impersonnelle, elle est un "commencement... hors du temps". (p. 37) C'est une réalité "vivante" (p. 54, 65), ancrée dans le "fondamental" (p. 144) pour lequel aucune preuve comparative n'est disponible (p. 145), une évidence sans aucun rapport avec le centre artificiellement délimité par la pensée. (p. 156) Au fil des entretiens, K. décrit un Absolu vivant qui est

aussi ordre (p. 374), mouvement (pp. 369/370), Eveil (p. 33) et méditation (pp. 20, 310, 338, 339), disposant pour s'exprimer ici-maintenant d'un cerveau (éventuellement régénéré à l'arrêt du processus de la pensée) aux fonctions inusables. (chap. 6 et 9) La description de la "vision pénétrante" (insight), ponctuelle ou définitive, est exemplaire de cette pédagogie réaliste et prudente : évincer le mental, écarter la peur, nous entraîner vers l'inconnu... (pp. 190, 210, 213, 306).

C'est curieusement cette intention de convaincre, de guérir la souffrance paranoïaque de l'ego, qui pousse parfois K. à des propositions qui sembleraient démentir sa découverte fondamentale. Car qui faut-il sauver quand tout est ordre, y compris le désordre apparent, comme le cancer ? (p. 316) Quelle curieuse idée de croire que dix hommes libérés suffiraient à sauver le monde : nous voici revenus au borborygme de l'objectivité quantifiable. Je puis souffrir du spectacle de l'ivresse des hommes sans m'écarter de cet inébranlable centre de gravité où "je suis de n'être pas". Au règne de la qualité pure, "je suis", au règne des objets, "je ne suis pas" (Tukaram) K. dit lui-même : "on ne peut pas par un travail de laboratoire prouver que l'amour est l'amour", pourquoi donc ce pathétique : "mon frère refuse de m'écouter" ? (p. 408) "... c'est la responsabilité de l'intelligence qui me dicte de lui dire tout cela". (p. 409)

Je voudrais citer K. parlant de lui-même, pour une fois... "Une nuit, en Inde, je me suis réveillé... J'hésite à en parler tellement cela a l'air extravagant, mais la source de toute énergie avait été atteinte. Physiquement aussi -excusez-moi de parler ainsi de moi-même- mais, voyez-vous, il n'existait littéralement plus aucune division, plus aucun sentiment du monde, du "moi". Est-ce que vous me suivez ? Il ne restait que la sensation d'une formidable source d'énergie". (p. 21) C'est tout.

\* \* \*

Hakuin est cette formidable source d'énergie. Sans aucune contorsion mentale. Sans frayeur. Je dirais presque : "sans pitié !" Bien sûr, vous allez trouver des textes dans ce bouquin, des commentaires, des explications (pas trop quand même, merci M. Tanashi) mais surtout vous y trouverez ce Zen vivant, et la gueule, oui la gueule de ce bougre d'Hakuin, son portrait par lui-même orné de quelques bordées de jurons. Cette truculence éclate dans une série de tableaux peints, de calligraphies illustrant des scènes de la vie populaire : cette louche à thé suspendue entre "un enfer brûlant et un enfer glacial", des hommes de toutes conditions (bateleurs, pèlerins), des animaux ou des monstres fabuleux, des "hommes de fer" : un Bodhidharma qui reflète l'infini, un Lin'tsi sarcastique ... Une calligraphie abstraite : "un moment d'absence, un homme mort"... Comment verriez-vous illustrer ce propos ? "La concentration au sein de l'activité surpasse la concentration dans l'immobilité, cent, mille ou cent millions de fois !" Ce grouillement de vie, que ça aille bien ou mal, grotesque, vulgaire ou sublime, règle son compte à la pensée. Et si vous tenez à un morceau de lecture édifiante, reportez-vous au sermon "prendre la pilule de Bouddha..." Pas très solennel : "Lorsque vous prendrez cette pilule, vous vomirez tout ce que vous avez appris..."

Il semblerait que j'ai plutôt recraché la pilule et gardé tout le reste. Aurai-je le front une autre fois de vous faire part de mes indigestions ?

R. O.

(1) Récidive : pour tous les concepts un peu techniques, je recommande le Dictionnaire Philosophique de Durozoi et Roussel, clair, complet, précis, chez Nathan (Les Références) prix : 90 F.

(2) Les oeuvres accessibles de Vallin sont : LA PERSPECTIVE METAPHYSIQUE, Dervy-Livres, et VOIE DE GNOSE, VOIE D'AMOUR, aux Editions Présence.

# POÉSIES

Dans la splendeur de l'Univers,  
il n'y a rien :  
ni splendeur ni univers.  
Il y a Moi qui suis de l'Univers  
la Splendeur.

Sylviane

quelque chose prend  
forme et poids  
comme un monde caché  
sous un linge clair  
il tourne et tourne  
la couleur le gagne  
la blondeur de l'orge  
le bleu de la sarcelle

dans le ciel de son lit  
l'enfant à la mandorle  
convoque le soleil  
boit le lait des nuages  
et suspend l'étincelle

une vie légère passe  
et s'en va le bruit  
se ouate de silence  
quelque chose comme  
un champ de solitude  
pas triste du tout

un semblant de pattes  
d'oiseau dans la  
force vive de la neige  
un fantôme de corde  
trop tendue au bord  
de la rupture

Manoune



## Solitude

Bienheureuse solitude  
unique béatitude  
saveur  
de l'instant cristal  
quels mots  
pour dire le silence ?

il est  
des lueurs dansantes  
filles fleurs des aubes naissantes  
le regard  
peut les absorber,  
il est  
des lueurs changeantes  
pourpres splendeurs évanescentes  
ailes de feu opalisées  
le regard  
peut les distiller

Radieuse solitude  
intense béatitude  
chant profond  
du mystère éclos  
quels mots  
pour dire la lumière ?

## Mireille

Le vol bleu d'un oiseau  
s'est noyé dans le ciel  
sans laisser d'autre trace  
que le temps d'un regard

à l'aube se dessine  
imperceptiblement  
la voie de la montagne  
qui en toi se déroule

pèlerin oublié  
qui à l'heure de l'éveil  
chemine pas à pas  
vers sa propre origine

Yves

POUR LUI ...

Il n'y avait que transparence  
quand Il m'apparut, solitaire.  
Dans un long frémissement  
le Vivant engendra le Vivant  
faisant reflourir le désert.  
Autrefois,  
dans l'ombre  
au fil des jours,  
Il avait tout brûlé de mes amours incertaines.  
La nuit était au coeur,  
mais les flammes hautes et claires.  
Je ne savais rien de ce qu'Il voulait,  
et pourtant  
son souffle lissait tout sur mes paumes ouvertes.  
Je lui laissai tout prendre.  
Quand l'incendie  
fut sable et désert,  
il ne resta plus rien  
sur cette terre calcinée,  
peut-être, encore quelques fumées lointaines, éparses  
et légères...

Il n'y avait que transparence  
quand Il m'apparut, solitaire.  
Dans un long frémissement  
le Vivant engendra le Vivant  
et dans la lumière  
depuis ce jour  
fleurit le désert  
au fil des jours....

AMIN

Telle pierre à feu cèle son secret comme un oubli d'enfance,  
une présence... Une même présence à ce domaine épars que  
font les fables et les chambres

Descends au verger, le soleil y défait ses literies de paille

\*

Un jour une ballade sans paroles entr'ouvre les feuillages -  
tu apparais, pensive, toute proche du sourire ; la brise  
avive, dore ton regard vert

Alors dans la pluie lumineuse, l'âme et les mains nues,  
pendant l'éternité je viens à toi

\*

Allant de soi la marche inaugure ses voies - l'imprévu  
perpétuel assure nos arrières tandis que se découvrent les  
écarts sous les rallonges de la route

La marche engendre sans relâche un sillage vers les friches  
neutres, le nulle-part où se noue la pensée,

Et le fil invisible du jour sur la terre de Dieu.

\*

D'un cuivre incertain pointe très loin l'appel fanfaré ;  
stances, répons de part en part traversent la contrée,  
viennent exulter au noeud poignant du coeur

Rompues les brumes violentes où s'abuse la chasse

Au fond de l'été tournent les feux de la Saint-Jean, le silex  
et le sang des âges

Derechef l'accent de la trompe ou du cor ! Leur galop souple  
gagne la futaie, love son thrène et relance l'écho en  
syncopes dans l'espace, comme un soudain recours

Pour la mort du cerf la voûte d'arbres s'embrace à vif,  
flambe le ciel !

\*

L'éclaircie forestière nous octroie ... La lueur mauve des  
bruyères à raz de terre, un suc de myrtille et la demance  
des broussailles

\*

Grilles rouillées du cimetière qui n'attendent rien, baignent  
dans la lumière, les herbes folles

L'Etre dont parfois nous fûmes investis nous garde vigiles.  
Que meure la nuit, le jour s'aveugle, écoute ...

C'est l'âme qui va, mon amour, en sa foudre claire ...

Gaspard  
1968, 1986